

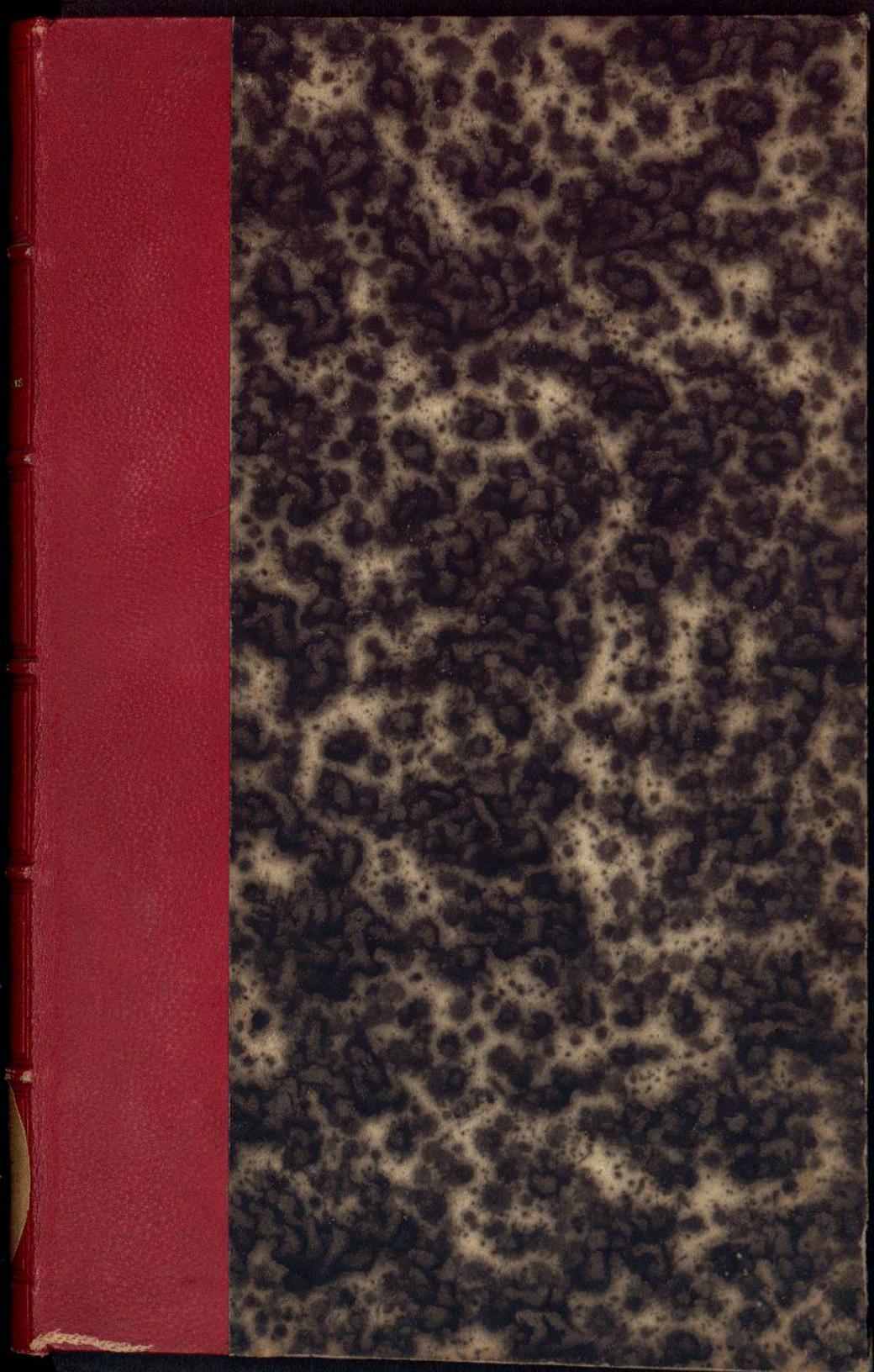


LES

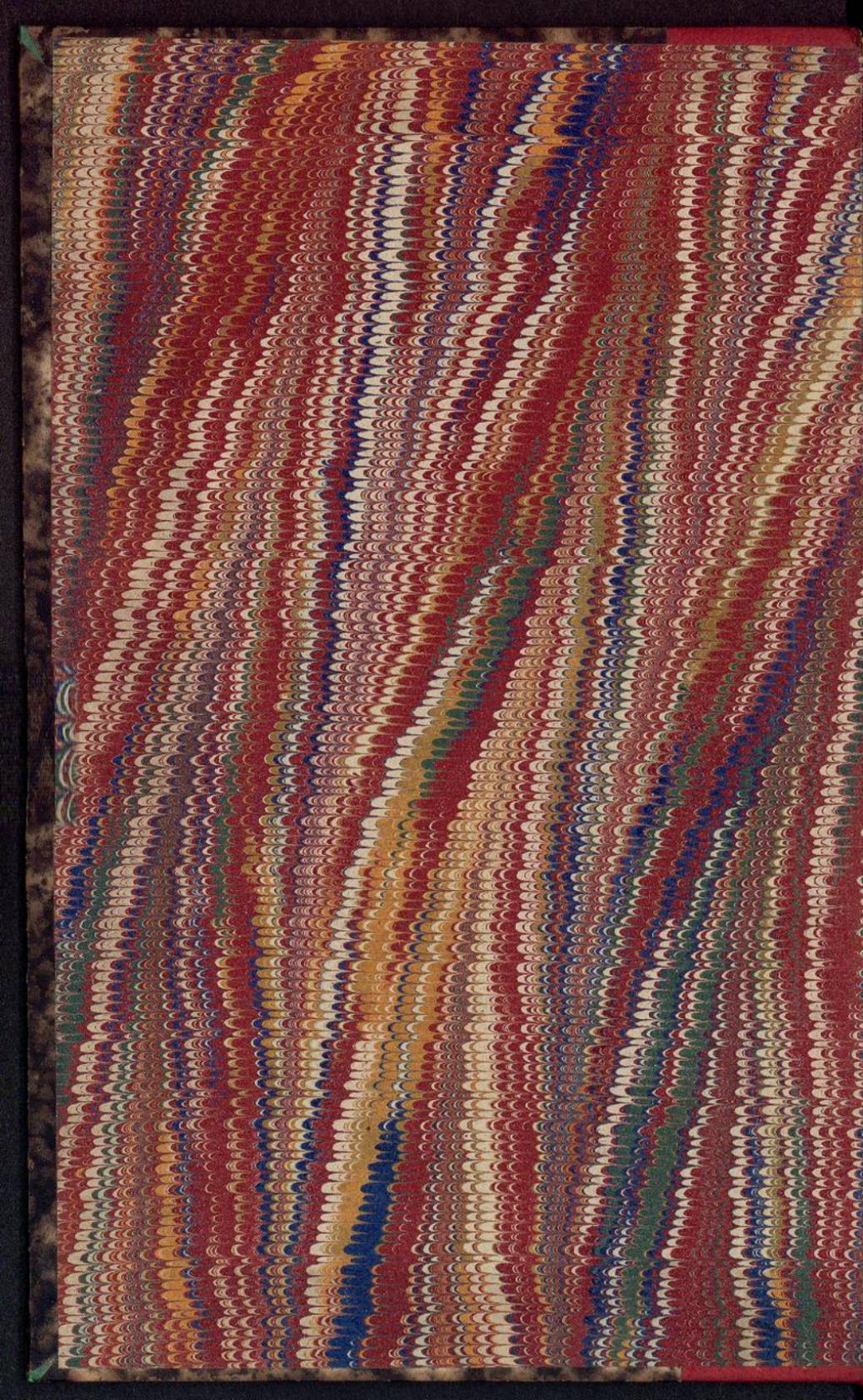
YMOUBADOURS



Roz 34554



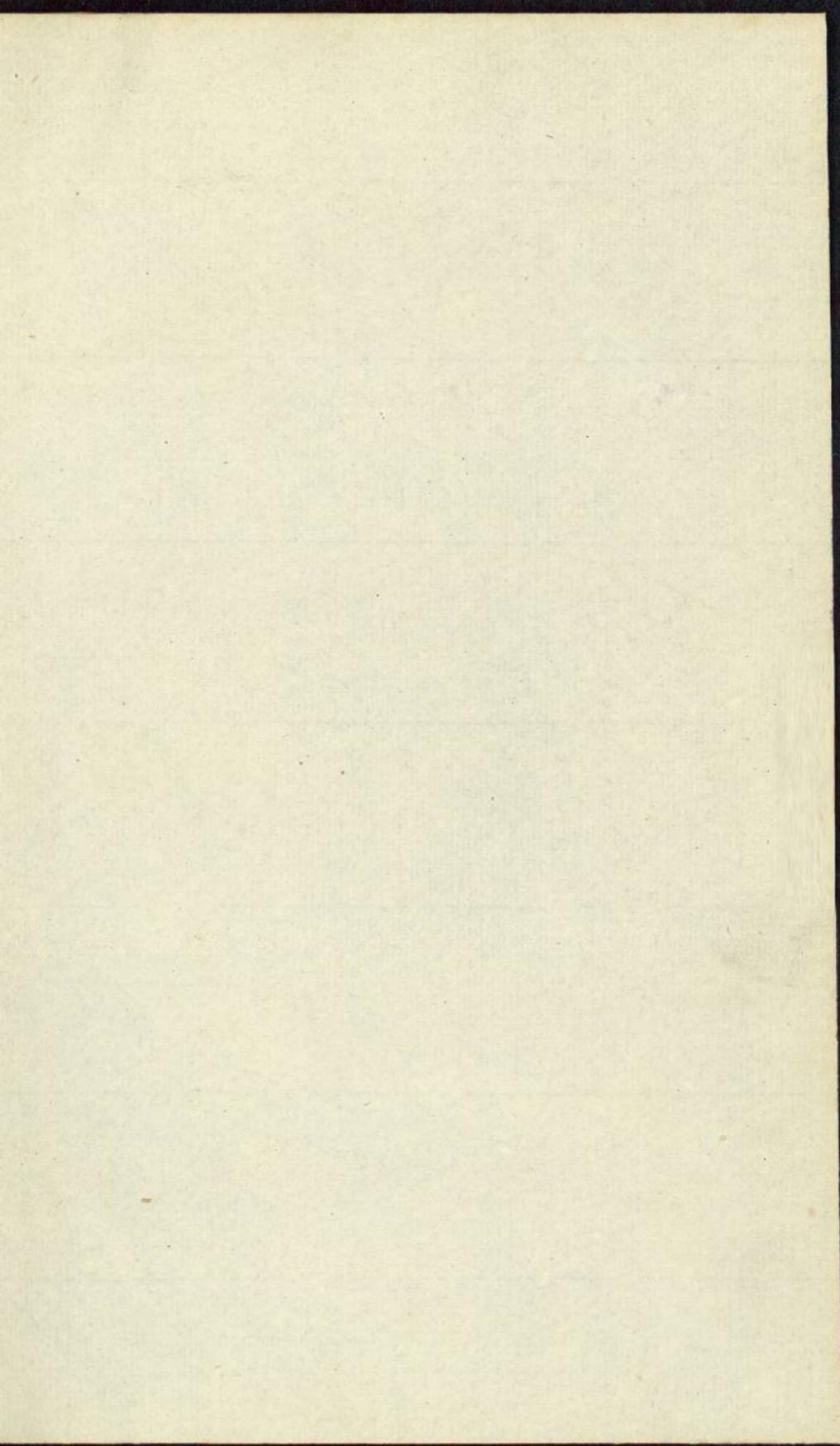


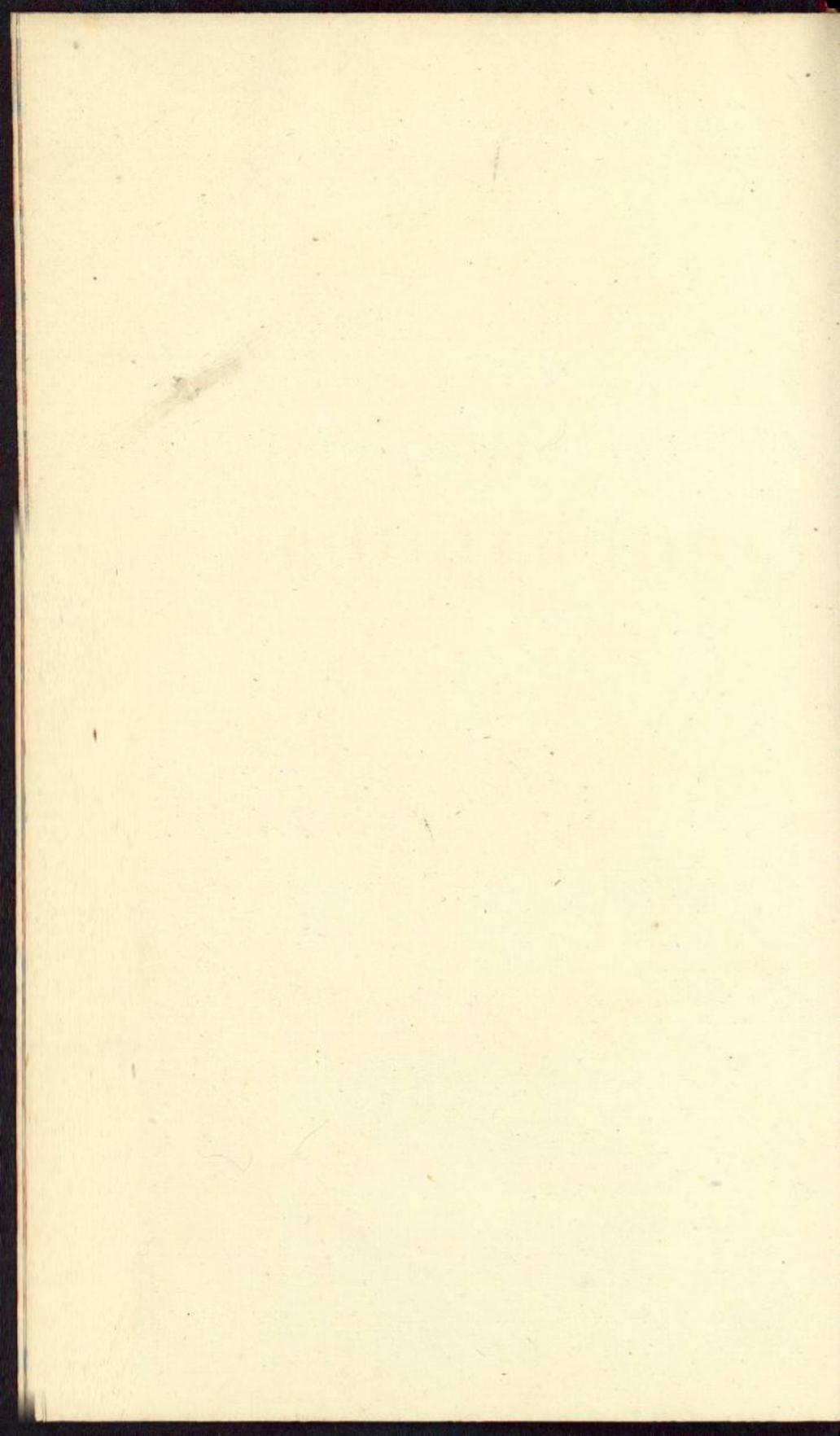




Res 3454

1924





LES
TROUBADOURS.

LES

TROUBADOURS

LES
TROUBADOURS,
POËME

EN QUATRE CHANTS.

El amor, honor y gloria
.... entre innocentes juegos.



A PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT, IMPRIMEUR DE L'INSTITUT,
ET GRAVEUR DE L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE,
RUE JACOB, N^o 24.

1813.

LES
TROUBADOURS,
POÈME
EN QUATRE CHANTS.

Il amon, honor y glori
... .. entis innocentes factor



A PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT, IMPRIMEUR DE L'INSTITUT,
ET GRAVEUR DE L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE,
RUE JACOB, N° 24.

1813

AVERTISSEMENT.

Voici quelques détails sur les principaux personnages qui paraissent dans ce petit poëme.

Raymond VI, comte de Toulouse, fils de Raymond V, et de Constance de France, succéda à son père, le 6 janvier 1195. D'abord fidèle à Philippe Auguste, il l'abandonna bientôt après, marcha contre lui, et se rangea sous les étendards de Richard, roi d'Angleterre, dont il avait épousé la sœur. Philippe ne pardonnait pas : il attendit l'occasion de se venger, et cette occasion se présenta bientôt. Excommunié dès la première année de son règne, Raymond n'avait obtenu qu'au bout de trois ans la levée de l'anathème lancé contre lui. Cependant les hérésies nouvelles s'élevaient de toutes parts : les Albigeois humiliés

un moment avec Pierre de Mauran , reprenaient une force plus grande ; Raymond fut accusé de les soutenir en secret, et l'on sait avec quelle barbarie ses ennemis saisirent ce prétexte frivole. Excommunié trois fois, trois fois réconcilié avec l'Eglise, et toujours achetant son pardon aux conditions les plus onéreuses, forcé à la paix par ces mêmes légats qui suscitaient en secret la guerre, accusé et puni d'un meurtre dont il n'était pas coupable, traîné, la torche en main, devant un autel d'expiation, témoin forcé de la chute de son propre neveu, et de la ruine de ses propres états, dépouillé lui-même enfin de son rang, de ses honneurs et de sa puissance, Raymond VI succomba aux efforts réunis du pontife et du roi de France. Vaincu, il perdit tous ses droits, le vainqueur les réunit tous, et le décret du concile de Latran (en 1205), et le diplôme de Philippe Auguste (en 1206), consommèrent sa ruine. L'histoire, juste envers lui, l'a loué malgré ses malheurs,

et la postérité n'a point oublié ce grand exemple.

Raymond avait épousé en secondes noces Béatrix, vicomtesse de Béziers, et tante de Raymond-Oger dont il sera parlé ci-dessous. J'ai cru pouvoir prolonger de quelques années la durée de leur union (qui finit en 1193); j'ai cru aussi que l'on me permettrait de substituer le nom d'Yseult à celui de Béatrix, qui serait mal reçu parmi nous dans un ouvrage sérieux.

Raymond-Oger ou Raymond-Roger, vicomte de Carcassonne et de Béziers, naquit en 1185, et mourut en 1209 : il était, non pas fils, comme je l'ai supposé, mais petit-fils de Raymond Trancavel, et neveu de Raymond VI, comte de Toulouse, par l'effet d'une double alliance ; car la femme de Raymond était sœur de son père, et la femme de son père était sœur de Raymond : Agnès de Montpellier qu'il épousa, était aussi parente du comte de Toulouse. On me pardonnera, je l'espère, d'avoir placé immédiatement après la prise

de Béziers la mort de Raymond-Oger, qui ne mourut qu'un mois plus tard, après la prise de Carcassonne. Avec lui tomba la force d'un parti dont il était l'appui le plus ferme, et la dernière espérance.

Simon de Monfort, comte de Leicester, prit la croix en 1208, avec Eudes, duc de Bourgogne, les comtes de Nevers, de Saint-Paul, d'Auxerre, etc., après la mort de Pierre de Castelnau, et devint bientôt chef de l'armée sous les ordres de l'abbé Arnaud de Cîteaux. Enrichi des dépouilles d'un ennemi qu'il avait fait périr, il reçut le titre de vicomte de Béziers, après la mort de Raymond-Oger. Bientôt une carrière plus vaste s'ouvrit à son ambition; vainqueur et conquérant, il s'empara de toute l'Aquitaine en peu d'années, il chassa Raymond de son trône et de ses états, et fut substitué à ses droits par ceux qui prétendaient alors en disposer. Mais le Ciel ne lui permit pas un triomphe de longue durée, et, vaincu à son tour, il périt (en 1208) au

siège de Toulouse , que Raymond , avait reconquise.

J'ai fait Monfort vassal de Raymond ; c'est de toutes les libertés que j'ai prises la liberté la plus considérable : mais je l'ai crue nécessaire , et si le succès ne la justifie , au moins dois-je desirer que l'indulgence l'excuse.

Guilhem ou Guilhain était un jongleur de Béziers , dont il nous est resté un sirvente sur la mort du vicomte Raymond Trancavel , et qui avait long-tems été attaché à ce prince.

Le Troubadour que j'ai désigné sous le nom de Nérestan , est Perdigon , Toulousain , qui vivait à cette époque : son caractère est semblable à celui qu'a tracé l'histoire. Sujet de Raymond , il s'arma contre lui , l'injuria de ses vers , le poursuivit de son épée , et l'insulta jusque dans son malheur. Perdigon fut un des membres de cette ambassade malheureusement célèbre que Guillaume de Baux , prince d'Orange , et Fouquet , évêque de

Toulouse, conduisirent à la cour de Rome, pour échauffer encore la haine fanatique d'Innocent III.

J'ai parlé dans les notes de quelques autres personnages.

la plus considérable : mais je l'ai laissée en sa place, et si le succès ne la justifie, au moins

dols-je désirer que l'indulgence l'exuse.

Guillaume ou Guillaume était un jongleur

de Bédiers, dont il nous est resté un souvenir

sur la mort du jeune Raymond Trencavel,

et qui avait long-temps été attaché à ce

prince.

Le Troubadour que j'ai désigné sous le

nom de Nestan, est Terigon, Toulouseain,

qui vivait à cette époque : son caractère est

semblable à celui qui trace l'histoire suive

de Raymond, il s'arma contre lui, l'injur

de ses vers, le poursuivit de son épée, et

l'institua jupon dans son malheur. Terigon

fut un des membres de cette ambassade mal-

heureusement célèbre que Guillaume deaux,

prince d'Orange, et Fouquet, évêque de

LES TROUBADOURS.

CHANT PREMIER.

SOMMAIRE.

Exposition; origine et situation d'Oger; éducation du Troubadour.
Arrivée de Guilhain le jongleur; état de l'Aquitaine; derniers
conseils de Raoul; départ d'Oger.

Assez long-tems j'ai chanté la grandeur;
Assez long-tems, épris d'un vain délire,
J'ai célébré la gloire et la valeur:
De tels accords sont peu faits pour ma lyre,
L'esprit n'est rien sans le secours du cœur,
Je m'abandonne à mon cœur qui m'inspire,
Je vais chanter l'amour et le bonheur.

Vous dont l'histoire a charmé mon enfance,

Antique honneur de la riche Provence ,
Maîtres joyeux , Trouvères , Troubadours ,
Vous, dont le nom vivra dans notre France
Tant qu'y vivront les vers et les amours ,
Je redirai votre antique influence ,
Je redirai l'éclat de vos beaux jours ,
Vos doux combats , vos amoureuses cours ;
Et puisse au moins l'objet rempli de charmes
Qui de mes vers daigna guider le cours ,
Le cœur ému de vos brillans faits d'armes ,
De vos malheurs sans plainte et sans secours ,
De vos succès nés du sein des alarmes ,
Dire une fois , essuyant quelques larmes :
Las ! il fut beau ce tems des Troubadours !

O souvenirs , charme de tous les âges ,
Premier bonheur où l'on veuille aspirer ,
Dernier bonheur que l'on puisse espérer ,
Des tems anciens dissipez les nuages ,
Rassemblez-vous et venez m'inspirer ;
Retracez-moi ces riantes images ;

Qu'autour de moi s'élèvent tour-à-tour
De Ventadour les disciples fidèles,
Born, Mauléon, Cabestaing et Latour,
Sordel, Blacas, et Borneil, et Marvelles (1),
Pour eux, par eux, j'écrirai dans ce jour ;
Qu'ils soient nos Dieux puisqu'ils sont nos modèles.

Tel autrefois dans les champs de Loclin,
Quand des rayons de sa pâle lumière
L'astre des nuits signalait son déclin,
Près d'un torrent, couché sur la bruyère,
De ses amis Ossian orphelin
Chantait encore et son fils et son père,
Le vieux Fingal, son superbe destin,
Le jeune Oscar, sa gloire passagère,
Leurs faits d'amour et leurs exploits de guerre;
Et, tout ému d'un souvenir pieux,
Pour s'inspirer invoquait ses aïeux.

Six fois déjà du tems qui nous entraîne,
Suivant le cours insensible et forcé,

Un siècle a fui par un siècle effacé,
Depuis les jours qu'aux champs de l'Aquitaine
Raymond (*) vivait sur le trône placé :
De deux partis il comprima la haine,
Et, plus heureux s'il n'avait pas régné,
Par ses sujets mourut assassiné.

Béziers frémit en apprenant le crime,
Loin de ce peuple au trouble abandonné,
Du prince mort un ami magnanime,
Un vieux guerrier, choisi par son estime,
Et dès long-tems à sa cour amené,
Alla cacher la seconde victime,
Ce jeune Oger, ce fils infortuné,
Naissant à peine, et déjà condamné.
Près de la plage où la mer roule et gronde,
Avec l'enfant le vieillard retiré,
Loin des plaisirs et des dangers du monde,

(*) Raymond Trancavel, vicomte de Béziers.

Vécut heureux en vivant ignoré.

Là de son prince il instruisit l'enfance ,

Là d'un devoir il se fit un bonheur ;

Et sage enfin, de sa noble ignorance

Un peu trop tard éprouvant le malheur ,

A son élève, au défaut de science ,

Il enseigna les vertus et l'honneur.

Là, secondant sa naissante valeur ,

Il lui peignait la gloire de la France ,

De nos guerriers la généreuse ardeur ,

Vers les saints lieux leur zèle voyageur ,

L'Anglais vaincu, Jean sous le fer vengeur

De ses forfaits expiant l'imprudence ,

Richard défait, et Philippe vainqueur.

Vers le matin, quand le jour vient d'éclorre ,

N'avez-vous pas, dans un calme enchanteur ,

Vu quelquefois le bouton vierge encore ,

Trésor secret de vie et de fraîcheur ,

Caché long-tems, et long-tems inodore ,

Aux premiers feux d'un rayon bienfaiteur.

Développer des germes qu'on ignore,
L'odeur qui charme, et le suc qui colore,
S'ouvrir en fruit ou s'arrondir en fleur ?
Tel, attentif aux discours de son maître,
L'oreille avide, et l'esprit enchanté,
Dans ce récit mille fois répété,
Le jeune Oger puisait un nouvel être :
Ce fier honneur, enfant de l'équité,
Cette valeur, cette ardente bonté,
Au fond de l'ame il a tout senti naître :
Honteux déjà de son oisiveté,
Déjà plus grand qu'il n'ose le paraître,
Près des héros, et dans leurs rangs peut-être,
Il veut courir, et gémit arrêté.
Jeune autrefois, j'ai connu la jeunesse :
Son plus grand charme est de ne point douter,
Elle est sans crainte ainsi que sans adresse,
Pense tout haut, et croit que sa faiblesse
N'a rien à taire, et rien à redouter.

Oger parla , quel autre eût pu se taire ?
Au vieux Raoul , de son ardeur ému ,
Non sans effort , dévoilant le mystère ,
Il demanda le congé nécessaire :
Ce fut en vain ; un refus absolu
Accueillit seul sa timide prière :
Nouveaux efforts , et refus plus sévère ;
Raoul voulait ce qu'il avait voulu.
Faible au-dedans , au-dehors résolu ,
Trois ans entiers dans un mortel silence
Il enchaîna sa jeune impatience.

Désir de gloire , et désir de vingt ans ,
Était alors difficile à détruire.
Le cœur s'étonne aux grands raisonnemens ,
Mais l'étonner , ce n'est pas le réduire :
Il est un art de plaire et de séduire ,
De maîtriser l'amour-propre ombrageux ,
De lui cacher , en dirigeant ses vœux ,
Le but secret où l'on veut le conduire ;
De façonner , d'animer ou d'instruire

Un jeune cœur naïf et généreux :
Cet art puissant, cet empire suprême,
Qu'un sexe aimable et sûr de ses appas
Trouve souvent dans sa faiblesse même,
Ce doux pouvoir qui s'exerce tout bas,
Que l'on redoute, et que pourtant on aime,
Le bon Raoul ne le possédait pas.

« Ecoutez-moi, disait-il, ma prudence
« Doit m'obtenir un peu de confiance ;
« Je la demande, et crois la mériter.
« Las d'un repos où le bonheur se fonde,
« Au sein du bruit vous voulez vous jeter :
« Je le conçois, mais prêt à le tenter,
« Savez-vous bien ce que c'est que le monde ?
« Je ne veux pas vous effrayer, mon fils ;
« Bien que des ans j'aie éprouvé l'outrage,
« Bien que mes doigts, par l'âge appesantis,
« Déjà du glaive aient oublié l'usage,
« Je sens encor les élans du jeune âge :
« Ne craignez point de timides avis.
« Un jour viendra qu'entre des mains fidèles

« Je remettrai ce noble et digne emploi ,
« Ce soin pieux , ce droit sacré pour moi
« Que ravit l'âge à mes mains paternelles :
« D'un tel délai n'ayez aucun effroi ,
« Il sera court , vous m'en faites la loi
« Mais laissez-moi dans notre solitude ,
« Jusqu'à ce jour qu'appelle votre ardeur ,
« Libre de soins , exempt d'inquiétude ,
« Jouir de vous , et goûter le bonheur
« Dont votre amour m'a donné l'habitude. »

Raoul disait : Oger , le trouble au cœur ,
N'osait parler , et craignait de se taire ;
Entre la gloire et l'amour de son père
Il balançait , il flottait tour-à-tour ,
Et subissant un délai nécessaire ,
Au Ciel tout bas demandait qu'il fût court :
Le Ciel propice entendit sa prière.

Trois mois passés , un soir , vers cet instant
Où descendant des rougeâtres collines ,

L'ombre du soir sur les plaines voisines
En traits moins purs se dessine et s'étend ;
A ce moment où la terre enflammée ,
Pour rafraîchir son sein aride et nu ,
Demande aux eaux la brise accoutumée ;
Oger surpris , et l'oreille alarmée ,
Près de Raoul crut voir un inconnu.
Un manteau court , avec art soutenu ,
De plis légers l'entourait ; sur sa tête
Se balançait une ondoyante aigrette ,
Et rattachés par deux riches tissus ,
Gages communs d'une union trop rare ,
A ses côtés l'épée et la guitare
En se jouant , descendaient suspendus.

Facilement on croit ce qu'on espère :
Du même objet sans relâche occupé ,
Dans ce vieillard assis près de son père ,
Le jeune Oger , de surprise frappé ,
Crut voir enfin ce guide salutaire ,
Si désiré , partant si nécessaire ;

Dans son espoir il n'était pas trompé.

Oh ! qui pourra d'une touche assez vive
Peindre à vos yeux le trouble de son cœur ,
De ses transports l'alégresse naïve ,
Quand de Raoul il apprit son bonheur !
A ses regards tout promettait la gloire ,
Tout animait sa généreuse ardeur ;
Et des vieillards fatiguant la mémoire ,
Il se faisait , disciple de l'honneur ,
Dire , redire , et répéter l'histoire ,
Et les desseins , et l'espoir du jongleur.

Né dans l'oubli , sans nom , sans espérance ,
Guilhain chercha dans les arts enchanteurs
Un avenir et des destins meilleurs
Que les destins promis à sa naissance ;
Ces arts si doux ne sont jamais trompeurs ;
Guilhain bientôt éprouva leur puissance ,
Et sur ses jours ils semèrent des fleurs.
D'un long travail , d'une étude constante ,

Il n'obtint point ces rapides élans,
Ces traits de feu, cette verve entraînante,
Fille du Ciel, dont l'inconstance enfante
Et les beaux vers, et les grands sentimens ;
Le Ciel à tous ne fait de tels présens :
Et moins de gloire entraîne moins d'envie.
Loin de la gloire et des malheurs brillans,
Guilhain passait voyageur dans la vie :
L'art vient de nous, et du Ciel le génie,
Simple jongleur, il n'eut que des talens ;
Mais sous ses doigts la guitare sonore
En tons plus doux apprit à résonner,
Mais par degrés son archet sut donner
De l'ame au luth, du nombre à la mandore,
Il savait plaire, et c'est plus qu'étonner.
Maître passé de joyeuse science,
Des Troubadours il disait les chansons ;
Tantôt pressant la bruyante cadence,
La double gigue invitait à la danse ;
Tantôt du cœur animant l'éloquence,
Il divisait les amoureux tensons ;

Tantôt du luth amollissant les sons ,
Il modulait la plaintive romance ,
Et dans ses chants célébrait tour-à-tour
La volupté, la valeur et l'amour.

Ainsi long-tems entouré d'indulgence ,
Guilhain vécut comme un noble écuyer ;
Ce Trancavel, l'honneur de la Provence ,
A ses destins voulut l'associer :
Il l'appela dans les murs de Bézier
Cher aux amours, et cher à la vaillance ,
Il lui donna la robe et le coursier ,
Et l'enchaîna par la reconnaissance.
Après de lui Guilhain vécut heureux :
Jeune, il disait les couplets amoureux
Que le bon prince écrivait pour sa belle ,
Et lorsque l'âge eut blanchi leurs cheveux ,
Lorsque Raymond, épris d'un autre zèle ,
Ne chanta plus que la gloire des preux ,
L'adroit Guilhain, sur sa harpe fidèle ,
Accompagna ses accens généreux.

Bonheur trop court ! voilà qu'un fer impie
De son seigneur vient terminer la vie.
Guilhain , fidèle au-delà du trépas ,
Gardant au fils la foi promise au père ,
Lui dévouait son bras sexagénaire ,
Et dans ce jour accourait sur ses pas.

Tel fut Guilhain (2) , et tel était ce sage ,
Qui , de son prince apprenti gouverneur ,
Devait instruire et guider son jeune âge ;
Un cœur loyal et rempli de valeur ,
Des jours passés la longue expérience ,
Une raison qui vaut bien la science ,
Quelque savoir , moins d'esprit que d'honneur ,
C'était beaucoup pour ces tems d'ignorance :
Dans notre siècle , où tout croît et s'avance ,
On sait bien plus : est-on beaucoup meilleur ?

Vers ces longs jours que l'été nous ramène ,
Lorsque du soir la lumière incertaine ,
Quittant les monts noircis par la chaleur ,

De feux mourans couvre l'humide plaine ;
Devant Raoul , sur-tout devant Oger ,
Guilhain disait l'Aquitaine effrayée ,
Contre Raymond la rigueur déployée ,
Sa gloire antique , et son nouveau danger .

« Vous le savez , disait-il , l'Aquitaine
Vivait heureuse , et bénissait des lois
Que de Raymond elle acceptait sans peine :
Les arts , la paix accouraient à sa voix .
Un jour a vu l'ambition , la haine ,
L'orgueil blessé , l'avarice inhumaine ,
Contre Raymond s'élever à-la-fois :
D'un peuple entier on méconnaît les droits ,
De nos beaux jours on veut rompre la chaîne .
Depuis long-tems le pontife romain
Contre Raymond prépare sa vengeance ;
Depuis long-tems sa funeste influence
Arme en secret et Philippe et la France :
Depuis long-tems , sous un prétexte vain ,
D'inquisiteurs inondant la Provence ,

D'un glaive impie il a chargé leur main.
Dignes agens d'un pareil ministère,
Raynier, Saint-Pol, Azébès, Castelnau (3),
De la discorde agitant le flambeau,
Prêchent la paix, et fomentent la guerre.
Les malheureux ! s'il craignait leur colère,
Ce souverain deviendrait le bourreau
De ses sujets dont il veut être père.
Au Vatican la foudre a retenti,
De tous côtés le péril est extrême !
Innocent tonne, et Philippe lui-même,
Va du pontife embrasser le parti.
L'un, aveuglé sur son droit chimérique,
Au nom de Dieu prescrit des attentats,
D'un peuple ami fait un peuple hérétique,
Et sur sa tête appelle le trépas.
Plus dangereux, quoique moins fanatique,
L'autre, guidé par un motif plus bas,
Cherche à détruire, au sein de ses états,
D'un grand vassal l'indépendance antique,
Et, préluant à d'utiles combats,

Juste de cœur, dévot de politique,
S'arme d'un titre auquel il ne croit pas.

A ce récit le jeune Oger s'enflamme :
Raoul, dit-il, mon maître, mon ami,
De ces discours mon courage a frémi ;
Tous nos devoirs sont écrits dans mon ame ;
Arme mon bras, volons à l'ennemi,
C'est un péril que ma valeur réclame.

Loué soit Dieu qui vous daigne exciter,
Répond Raoul, d'une voix attendrie !
Servir son Dieu, son prince et sa patrie,
C'est un honneur, mais qu'il faut mériter :
Rendez-vous digne, Oger, de le tenter.

Eh ! que ne peut l'étude et la constance !
Bientôt Oger, dans son impatience,
A du jongleur épuisé le savoir ;
Déjà des chants il connaît le pouvoir,
Il sait chanter : déjà sa main savante

A fait parler la corde obéissante :
Surpris lui-même, et peut-être un peu vain
Des arts nouveaux qu'il apprend à connaître,
Il va courant de Raoul à Guilhain,
Chante au guerrier les couplets de son maître,
Sourit tout bas aux pleurs qu'il a fait naître,
L'embrasse, fuit, et s'échappe; et soudain,
De son jongleur insultant la prudence,
Dompte un coursier qui frémit sous sa main,
Contre un rocher court essayer sa lance,
Revient vainqueur, et, plein de confiance
Dans l'avenir, embrassant son destin,
A force d'art, de prière et d'instance,
Hâte un départ qu'on lui promet enfin.

Qu'ils sont brillans ces jours d'adolescence !
Au jeune élan de nos premiers desirs
Se mêle encor le charme de l'enfance :
Tout est bonheur, car tout est espérance,
Et le bonheur nous prépare aux plaisirs.
C'en est donc fait, et le départ s'apprête.

« Jour de départ, jour de deuil et d'effort,
« Pour notre Oger vous étiez une fête !
« Je le conçois, il n'aimait pas encor.

« Adieu, mon fils, soyez prudent et sage,
« Du bon Guilhain écoutez la leçon ;
« Il faut par fois entendre la raison,
« Et la raison est l'attribut de l'âge.
« A Raymond Six allez vous présenter :
« C'est dans sa cour qu'il faudra mériter
« L'éperon d'or qu'on accorde au courage.
« Une autre main, par un motif plus doux,
« Vous donnera cette écharpe, ce gage
« D'un autre espoir et d'un autre servage :
« Obtenez-les ; adieu : souvenez-vous
« Que quel que soit le sort qui vous appelle,
« Au sein des camps, à la ville, à la cour,
« Chef ou soldat, guerrier ou troubadour,
« A ses devoirs, à ses sermens fidèle,
« Il faut, mon fils, jusques au dernier jour,
« Servir son Dieu, son seigneur et sa belle (4) ;

« C'est par l'honneur qu'on arrive à l'amour. »

Avec effort déguisant sa faiblesse,
Ainsi Raoul, au moment du départ,
De son élève instruisait la jeunesse.
Oger pleurait : un moment sa tendresse
Se reprocha la douleur du vieillard :
En saint devoir érigeant sa faiblesse,
Son cœur peut-être allait. . . . Mais l'heure presse :
De ces adieux accusant le retard,
Le cor bruyant retentit à l'écart,
Plus de retour ; Oger s'éloigne et part :
Adieu, Raoul ! — Excitant pour lui plaire,
De ses coursiers la lenteur ordinaire,
Guilhain le suit ; ils ont franchi Beaucaire ;
L'espace fuit ; et la Ville des arts (*)
Les voit tous deux au pied de ses remparts.

(*) Toulouse, ainsi nommée dans quelques anciens romans.

NOTES

DU CHANT PREMIER.

(1) Page 13, vers 1.

Qu'autour de moi s'élèvent tour-à-tour
De Ventadour les disciples fidèles,
Born, Mauléon, Cabestaing et Latour,
Sordel, Blacas, et Borneil, et Marvelles.

BERNARD DE VENTADOUR, un des chefs de l'école poétique de cette époque, vivait au douzième siècle. Il fut, dit-on, l'amant de la trop fameuse Eléonore de Guyenne, et mourut dans l'abbaye de Dalon en Limousin.

Bertrand de Born, vicomte d'Hautefort en Périgieux, vivait dans le même tems. Guerrier fougueux et vassal turbulent, il passa toute sa vie dans une alternative de bonne et de mauvaise fortune. Soutien de plusieurs partis, il contribua à la reddition de Gisors aux Anglais : amant de plusieurs belles, il aima et chanta successivement la princesse Hélène, sœur de Richard d'Angleterre, et la vicomtesse de Périgord, fille du comte de Turenne. Ainsi

que Ventadour, il finit ses jours dans une abbaye (à Cîteaux). C'est lui que le Dante a désigné, lorsqu'il dit :

....Vidi cosa ch' i' havrei paura
 Senza più prova di contarlo solo

 Un busto senza capo andar, etc.

(*Inferno*, cant. 28.)

Sa tête, dit-il, est séparée de son corps, parce qu'il a séparé le fils d'avec le père; et il ajoute : *Così s'osserva in me lo contrapasso*. Voilà un singulier talion!

Savary de Mauléon, surnommé le chef de toute courtoisie, était un baron du Poitou, qui fleurissait au commencement du treizième siècle. Né sujet du roi d'Angleterre, il changea plusieurs fois de parti, servit tour-à-tour Jean et Richard, Louis VIII et Philippe-Auguste, et se distingua comme guerrier autant que comme poète. Quelques pièces restées de lui, et sur-tout deux tençons dans lesquels il introduit successivement Gaucelm Faidit, Hugues de la Baccalaria, et le prévot de Limoges, donnent une assez haute idée de ses succès en amour, et même de son talent.

Guillaume de Cabestaing, gentilhomme de Provence, ou, selon quelques autres, de Roussillon, vivait à la fin du treizième siècle. Son aventure avec Marie de Castel Roussillon, aventure que l'Abbé Millot trouve, avec beaucoup de raison, fort semblable à celle de Gabrielle de Vergy, fait le sujet d'une des romances du second chant.

Il y a eu plusieurs troubadours du nom de Latour. Celui dont j'ai voulu parler est Guillaume de Latour, Provençal, qui passa une grande partie de sa vie hors de France, et dont un amour malheureux égara la raison. Je crois, malgré l'opinion commune, que ce Guillaume est le même que Raymond de Latour, Marseillais, dont on a fait un personnage séparé.

Pierre de Sordel, qui vivait aussi au commencement du treizième siècle, était né en Italie. Selon les uns, la petite ville de Gaïto lui avait donné le jour; selon d'autres, il était de Mantoue même, de la maison des vicomtes de cette ville, et gendre et lieutenant d'Eccelin de Romano. Le Dante, qui l'appelle *el buon Sordello*, le donne pour Mantouan, quand il lui fait dire à Virgile :

.... O Mantouan, io son Sordello

Della tua terra, etc.

(*Purgator.* cant. 5.)

Son talent est mieux prouvé que son origine; quelques-unes des pièces qui nous restent de lui sont gracieuses, et presque élégantes: quelques-unes sont des satires mordantes, et souvent trop personnelles; une ou deux autres portent un caractère tout différent, et se rapportent aux événemens politiques: il déclame vivement contre la déloyauté du roi, contre la barbarie de Monfort, et contre la

perfidie du pape. Tous ses ouvrages ont, en général, de la force et de la vigueur. Sordel mourut vers 1260.

Blacas fut, selon M. de Sainte-Palaye, et selon l'abbé Millot, un des poètes les plus remarquables de son tems. Il ne reste que très-peu de pièces de lui. Pierre de Sordel a composé sur sa mort un sirvente dans lequel il fait une critique sanglante de tous les princes de son tems.

Giraud de Borneil, Limousin, a laissé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels il y en a de curieux. Dans le grand nombre des troubadours de cette époque (la fin du douzième et le commencement du treizième siècle), Borneil fut certainement un des plus recommandables. Il travaillait avec beaucoup de soin, et conserva toujours la dignité qui sied si bien aux enfans des Muses. Une de ses chansons est adressée à la vicomtesse de Ségur, à laquelle il avait offert son hommage.

Arnaud de Marveil, Marvelles ou Marveilh, naquit en Périgord, au milieu du douzième, et mourut vers le milieu du treizième siècle : quelques-uns de ses ouvrages sont venus jusqu'à nous : plus constant que la plupart des troubadours, il n'a chanté qu'une seule beauté, la vicomtesse de Béziers, dont il fut épris, et qui lui préféra le roi de Castille, Alphonse VI. Si l'on en croyait Pétrarque, on ferait assez peu de cas de ce poète, et cependant Arnaud de Marvelles était loin d'être sans mérite.

(2) Page 24, vers 7.

Tel fut Guilhain.....

Le caractère, la science, et même une partie des mœurs des jongleurs de ce tems, sont fort naïvement dépeints dans deux pièces de Raymond de Miravals, et sur-tout dans un sirvente de Giraud de Calanson, jongleur et troubadour de Gascogne, qui vivait au commencement du treizième siècle : en voici quelques détails : j'ai mieux aimé emprunter la traduction que l'abbé Millot en a donnée d'après M. de Sainte-Palaye, que d'en essayer une autre version qui eût été moins bonne.

« Sache bien trouver et bien rimer, bien parler, bien proposer un jeu parti. Sache jouer du tambour et des cymbales, et faire retentir la symphonie : saché jeter et retenir de petites pommes avec des couteaux, imiter le chant des oiseaux, faire des tours avec des corbeilles, faire attaquer des châteaux, jouer de la citale et de la mandore, manier la manicarde et la guitare que l'on entend volontiers, garnir la roue avec dix-sept cordes, jouer de la harpe, et bien accorder la gigue pour égayer l'air du psalterion : jongleur, tu feras préparer neuf instrumens de dix cordes.... Sache comment l'amour court et vole, comme il va nu et sans habits, comme il repousse la justice avec ses dards

qu'il a fait aiguïser, et ses deux flèches dont l'une est d'or fin qui éblouit, et l'autre d'acier qui blesse si rudement, qu'on ne peut guérir de ses coups. Apprends les ordonnances d'amour, ses privilèges et ses remèdes, et tu sauras expliquer ses divers degrés, comme il va rapidement, de quoi il vit, ce qu'il fait quand il part, les tromperies qu'il exerce alors, et comment il détruit ses serviteurs. »

« Pour que vous preniez l'état de chanteur, dit Raymond de Miravals à un sergent d'armes, vous devez d'abord oublier les lances et les dards, et promettre aux hospitaliers et aux moines de ne plus piller leurs maisons ni leurs grains. Après cela, il faut que vous oubliiez grand nombre d'autres péchés que commettent ces larrons de sergens. . . . tous ces vilains reniements, quittez-les, mon ami, car c'est un péché horrible. . . . Jongleur, soyez également pourvu de sagesse et de folie, car trop de sagesse nuit dans le monde. »

(3) Page 26, vers 3.

Raynier, Saint-Pol, Azébès, Castelnau.

Raynier, religieux de l'ordre de Cîteaux, fut nommé en 1198 commissaire, et en 1199 légat à *latere* par le pape Innocent, pour la répression de l'hérésie dans les provinces méridionales de la France.

Jean de Saint-Pol, cardinal du titre de Sainte-Prisque, succéda à Raynier en 1200.

Pierre de Castelnau le remplaça en 1203: d'abord, archidiacre de Maguelonne et adjoint de Raynier, il embrassa peu après l'institut de Cîteaux, dans l'abbaye de Fontfroid, au diocèse de Narbonne. Ce fut, après saint Dominique, le plus audacieux et le plus emporté de ces inquisiteurs envoyés par la cour de Rome. Sa mort, arrivée le 15 janvier 1207, dans une petite hôtellerie sur les bords du Rhône, où il fut assassiné, devint le signal et le prétexte des plus grands malheurs de l'Aquitaine.

Diego de Azébès, évêque d'Osma, ambassadeur d'Espagne en Suède (en 1204), puis délégué du Saint-Siège, fut le maître, et pour ainsi dire, le précurseur de saint Dominique, qui l'accompagna dans ses diverses missions, jusqu'à sa mort arrivée à Osma en 1207, après l'inutile conférence de Pamiers.

On retrouvera au quatrième Chant le nom de quelques autres missionnaires.

(4) Page 29, vers 20.

Servir son Dieu, son seigneur et sa belle.

Pour quelques-uns des détails de ce chant, j'ai consulté le fabliau intitulé, *Le Castoïement d'un père à son fils*.

C'est, comme chacun le sait, la traduction rimée de l'ouvrage du Juif Pierre Alphonse, qui l'avait puisé lui-même dans quelques anciens manuscrits : l'ouvrage est du douzième siècle, et par conséquent très-rapproché de l'époque dont nous nous occupons.

CHANT II.

SOMMAIRE.

Accueil fait à Oger à la Cour de Toulouse : premières impressions de tournois ; arrogance et défaite de Monfort ; l'amour : victoire d'Oger : cour d'amour. Triomphe et générosité du Troubadour.

JEUNE, j'aimai ; dans ce tems de jeunesse
Où le désir est déjà du bonheur,
Besoin d'aimer se fait sentir au cœur,
Et le cœur cède à l'instinct qui le presse.
Les ans ont fui, le tems de ses grands pas
A mesuré ma rapide carrière :
Déjà le glaive est trop lourd pour mon bras,
Et le sommeil échappe à ma paupière ;
Mais avec moi mon cœur ne vieillit pas,
Et j'aime encore sans espérer de plaire (1).
Tel, quand des cieux embrasant les hauteurs,

L'astre du jour, au milieu des nuages,
Verse en flots d'or ses feux générateurs,
Dans nos forêts, noirs monumens des âges,
Des bois voisins le vieux dominateur,
Le chêne antique, aujourd'hui sans honneur,
Vers le rayon qui perce le feuillage,
Incline encor sa tête sans ombrage,
Et se ranime à sa douce chaleur.

Il est donc vrai, rien ne peut s'en défendre !
Au monde entier ton pouvoir doit s'étendre,
Amour ! le monde a reconnu tes lois :
Ah, sois béni ! céleste élan de l'âme,
Fils de l'honneur, ta flamme mille fois
De l'honneur même a ranimé la flamme :
Ton charme heureux adoucit le malheur,
Ton charme heureux embellit le bonheur,
Ah, sois béni ! toi qui doubles la vie,
Et puisses-tu, propice à mes vieux ans,
Guider ma lyre et ma voix affaiblie,
Comme autrefois, dans cette cour polie,

De notre Oger tu guidas les accens !

Oger brillait à la cour d'Aquitaine :

Aimé du comte , admis à sa faveur ,

Comme un varlet dont le nom sans honneur

Cachait encor la naissance hautaine ,

Le troubadour, par crainte ou par pudeur ,

Par modestie ou par indifférence ,

S'était long-tems caché dans le silence ;

Aucun objet n'avait touché son cœur :

Et sans le cœur il n'est point d'éloquence.

Laure paraît : Oger l'aime ; en un jour

Son cœur s'anime et son esprit s'éclaire ;

Soif de la gloire , ardent desir de plaire ,

Grace , talent , tout naît avec l'amour.

Dieu tout-puissant , que ce jour a de charmes ,

Où le cœur sent pour la première fois

L'amour naissant , ses transports , ses alarmes ,

Où le bonheur semble naître à sa voix ,

Où l'on connaît le plaisir et les larmes!

Qu'elle était belle alors que je la vis!

Noble en son air et simple en sa parure,

D'anneaux sans art sa noire chevelure

Ornait son front, couvrait son sein de lys:

Dans ses yeux bleus, pleins d'une humide flamme,

Brillaient unis l'esprit et la douceur,

La volupté soumise à la pudeur,

Tous ces attraits où se peignait son ame,

Tous ces attraits qui soumirent mon cœur;

Mon œil suivait sous la gaze mouvante

Tous les contours de sa taille élégante;

Un feu secret dévorait tous mes sens;

Et suspendue à sa bouche adorée,

Mon ame en feu, mon oreille enivrée

Cherchait, suivait, adorait ses accens.

Ainsi jadis, dans les murs de Florence,

Pendant la fête, au sein du lieu sacré,

Cette beauté, l'honneur de la Provence,

Laure s'offrit à Pétrarque ignoré ;
Et telle aussi, de vingt ans embellie,
S'était offerte au jeune homme enchanté,
Cette brillante et modeste beauté
Qui, de Raymond nièce aimable et chérie,
Portait alors, mais sans rivalité,
Ce nom si doux par l'amour adopté,
Ce nom de Laure où le bonheur s'allie,
Lorsqu'au milieu d'un cercle transporté
Oger chantait d'une voix plus hardie
Sire Bozon et sa déloyauté,
L'honneur, l'amour, Cabestaing et Marie (2).

De Marie et de Cabestaing
Je chante l'histoire cruelle ;
Il était tendre, elle était belle ;
Écoutez quel fut leur destin.
Jeune beauté, galant trouvère,
Qui d'amour connaissez les pleurs,
Tous deux vous les plaindrez, j'espère ;
L'amour a fait tous leurs malheurs.

Noble, mais de pauvre maison,

Cabestaing, l'ame encore flétrie,

Fut auprès de dame Marie

Placé par le comte Bozon.

Jeune beauté, etc.

Tous deux bientôt en même jour

Au cœur sentirent même flamme :

Il était noble, elle était dame ;

Il n'en faut pas tant pour l'amour.

Jeune beauté, etc.

Marie, hélas ! faible un moment,

S'engage à l'amant qu'elle adore ;

Et Cabestaing, plus faible encore,

Cabestaing reçut son serment.

Jeune beauté, etc.

Mais leur flamme offense un époux ;

Tous deux en vain voudraient la taire :

Pour l'amour est-il un mystère ?

En est-il un pour les jaloux ?

Jeune beauté, etc.

Le comte frémit outragé ;

Dans le bonheur l'amour sommeille ,

Autour de lui la fureur veille ,

Et Bozon est bientôt vengé.

Jeune beauté, etc.

Sous les coups d'un fer inhumain

Tous les deux terminant leur vie ,

Cabestaing appelle Marie ,

Marie appelle Cabestaing.

Jeune beauté, galant trouvère ,

Qui d'amour connaissez les pleurs ,

Tous deux vous les plaindrez, j'espère ;

L'amour a fait tous leurs malheurs.

Mais la trompette a retenti dans l'air :

Allez, Oger, la gloire vous convie ,

La lice est prête, et le tournois ouvert.

Là, de la paix abjurant l'indolence,
L'honneur s'exerce et se plaît à des jeux
Moins meurtriers, mais non moins glorieux
Que les combats où marche la puissance.
Là, damoiseaux, poursuivans, écuyers,
Vont disputer le prix de la vaillance,
Un peu de gloire et d'innocens lauriers :
Là sont assis ces anciens chevaliers,
Vieux favoris d'une immortelle gloire,
Et la beauté sourit à la victoire :
Là réunis la grace et la grandeur
Au prix offert vont ajouter encore :
Raymond préside à ce tournois, et Laure
Doit de sa main couronner le vainqueur.
Allez, Oger, méritez la couronne,
Elle est à vous, puisque Laure la donne :
C'est à l'amour à guider la valeur.

Il est parti : dans la lice guerrière,
Aux yeux du comte et du peuple enchanté,
Fier et modeste en sa simplicité,

La lance en main , le front sous sa visièrè ,
Il vient ; on ouvre : il s'avance , escorté
Du vieux Guilhain , qui porte sa bannière.

A l'écu simple , à l'armure d'acier
Dont la blancheur dans les airs étincelle ;
Au simple heaume , au casque sans cimier ,
Même à ces mots que sur son bouclier
On lit écrits : *Pour l'honneur et pour elle* ,
On reconnaît le novice écuyer (3).

Le cor appelle , et bientôt dans l'arène
Ferry paraît ; Ferry qui mille fois ,
Fidèle amant d'une belle inhumaine ,
Fit triompher au milieu des tournois
Le nom , la gloire et les couleurs d'Izène.
Pauvre Ferry , que sert tant de vertu ?
Que sert , hélas ! d'être fidèle et tendre ?
Long-tems vainqueur tu n'as pu rien prétendre ,
Rien obtenir , et te voila vaincu !
Tout cet espoir qu'un instant a perdu ,

Pauvre Ferry, qui pourra te le rendre ?

Un guerrier tombe, un autre plus hardi

Rit de sa chute et s'avance à sa place :

Ferry du coup gémissait étourdi ;

A ses côtés il voit tomber Landi,

Court près de lui, le relève et l'embrasse.

Quoi ! deux combats, et déjà deux succès

Pour ce guerrier faible et novice encore !

Oubliez-vous qu'il est jeune, Français,

Et qu'il combat devant Laure et pour Laure ?

Ouvrez le champ ; viennent d'autres rivaux :

Préparez-lui des triomphes nouveaux ;

C'est un tribut dont la beauté s'honore.

Déjà, flattés d'un plus heureux destin,

Gauvain le fier, et Bernard, et Grevin,

Sont tour-à-tour entrés dans la carrière ;

Déjà Grevin, et Bernard, et Gauvain,

Sont tour-à-tour tombés dans la poussière.

L'adroit Oger les pousse et les atteint.
Vaincre, pour lui c'est apprendre à combattre,
Venir c'est vaincre, et toucher c'est abattre,
Il court, il frappe, et rien ne porte en vain.
Jamais d'Argail la redoutable lance
Ne put avoir aux mains du paladin
D'effet plus prompt, de pouvoir plus certain;
Mais en ce tems, du moins, de l'insolence
De cet Argail, et de son long dédain,
Un Sarrasin vengea Charle et la France:
Qui vengera les fils de la Provence?
Ville des arts, contre tant de vaillance
Est-il encor des guerriers dans ton sein?
Il en est un, le voilà qui s'avance.

Le voyez-vous ce brillant chevalier?
L'amour jamais n'a tissu sa parure:
Son casque est d'or, et d'or est son armure,
Un aigle d'or plane sur son cimier:
L'air dédaigneux, le port fier, l'œil altier,
Il a paru: du peuple tout entier

Son regard seul a glacé le murmure,
Chacun frémit pour le jeune écuyer.
C'était Monfort, digne encore d'estime,
Mais qui depuis... Ah! repoussons le crime,
Et, s'il se peut, en parlant d'un guerrier,
Jusques au bout montrons-le magnanime,
Il vient Monfort : fier et présomptueux,
« Jeune varlet, dit-il d'un ton de maître,
Tant de succès t'enorgueillit peut-être,
Tu te crois grand, et n'as été qu'heureux ;
Il faut pourtant t'apprendre à te connaître ;
Viens, que le sort décide entre nous deux ».

« Entre nous deux que la valeur décide »,
Répond Oger, et d'un élan rapide
Il fond sur lui : l'impassible Monfort
Sans s'ébranler a reçu son effort,
Et profitant d'une heureuse imprudence,
Pendant qu'Oger, calme et sans défiance,
Au bout du camp accourait se ranger,

Il court, il vole, et dans l'écu d'Oger
Avec fureur plonge et brise sa lance.
Chacun frémit, tout un peuple alarmé
D'un cri perçant a partagé la nue :
Oger, surpris d'une attaque imprévue,
Fléchit d'abord, et soudain ranimé,
Il court : l'aspect du guerrier désarmé
Retient son bras prêt à punir l'outrage.
« Monfort, dit-il, j'aurais trop d'avantage :
Le coup felon que tu viens de porter,
Prouve ta force, et non pas ton courage ;
Le Ciel est juste, il a déçu ta rage ;
Mais, plus loyal, je n'en veux profiter,
Que pour te vaincre et non pour t'imiter.
Loin, loin de moi la victoire usurpée !
Je rougirais d'un triomphe honteux :
Le même coup nous désarme tous deux,
Quittons la lance, il te reste une épée ».

Il avait dit : l'un sur l'autre élancés,
Au même instant le combat recommence,

Le feu jaillit de leurs glaives croisés,
Et tour-à-tour la crainte et l'espérance
Tiennent entre eux les partis divisés.

Quoi! cinq guerriers à-la-fois dispersés!
Cet écuyer insulte à la fortune!
Verrons-nous donc nos frères offensés
Fuir son atteinte, ou gémir renversés?
Ainsi disaient les guerriers courroucés,
Et contre Oger leur cause était commune.

Ce Troubadour, cinq fois victorieux,
A tant d'amour, de respect pour les femmes!
Loin des combats, modeste et gracieux
Quand des amans il célèbre les flammes,
L'amour qu'il chante est si doux dans ses yeux!
Qu'il soit vainqueur! — Ainsi pensaient les dames,
Et pour Oger s'unissaient tous leurs vœux.

Assurez-vous, troupe aimable et brillante;
Aimé de vous, armé pour vous venger,
Il fixera la fortune inconstante,

Votre faveur a dû le protéger :
Déjà le sort a rempli votre attente ,
Monfort succombe , et sa chûte éclatante
Achève enfin le triomphe d'Oger.
Un cri s'élève : on ferme la barrière ,
Le bon Guilhain , plus fier que le vainqueur ,
Dans l'air trois fois fait flotter sa bannière ;
Monfort vaincu , dévorant sa fureur ,
Fuit à grands pas caché sous sa visièrè ;
Et tout couvert d'une noble poussière ,
Le troubadour , qu'embellit sa pudeur ,
Au pied du trône , à travers la carrière ,
Vient recevoir le prix de la valeur (4).

Comme l'on voit sur la tige nouvelle
La sensitive habile à se cacher ,
Avec pudeur fuir le doigt qui l'appelle ,
Au doigt qui fuit se rouvrir moins rebelle ,
Et tour-à-tour le craindre et le chercher :

En ce moment ainsi la jeune Laure
Blamant sa joie , accusant sa rigueur ,

Craint tour-à-tour, desire et craint encore
L'instant fatal, mais non pas sans bonheur,
Où le guerrier, de la main qu'il adore,
Va recevoir l'écharpe du vainqueur ;
Et cependant sa secrète frayeur,
L'instinct secret d'un désir qu'elle ignore,
L'émotion dont palpite son cœur,
Ses yeux voilés, sa brûlante rougeur,
Tout l'avertit que l'amour vient d'éclorre.

L'amour alors n'était pas un poison,
Tout s'unissait pour fonder sa puissance,
L'honneur, la gloire et par fois la raison :
Le désir même avait son innocence,
Le plaisir même avait son ignorance,
Un tel amour n'est-il plus de saison ?
Lorsque tout cède à sa douce influence,
Quand tout se rend, que sert la résistance ?
Pour vous défendre il est déjà trop tard,
Laure : déjà sur les marches du trône,
De votre main, qui le cherchait sans art,

L'heureux Oger a reçu la couronne :
Un feu subit vous brûle et vous étonne,
Et vous savez le pouvoir d'un regard :
L'amour qu'on sent naît de l'amour qu'on donne.
Ah , protégez l'aimable Troubadour !
Que le bonheur soit le prix de la gloire !
Dans le tournois il vous dût la victoire ,
Qu'il doive encore un triomphe à l'amour !

Ce tribunal, qui de l'antique Berthe (5)
Jusqu'à nos jours a consacré le nom ,
Ce tribunal dont nous pleurons la perte ,
Ce tribunal si galant et si bon ,
Siégeait alors à la cour de Raymond.
Modeste, sage, et partant indulgente ,
La belle Yseult en était présidente ,
Dictait ses lois et lui donnait le ton.
Du fier Raymond, du comte de Toulouse
Madame Yseult était la digne épouse :
Noble en ses goûts, les beaux arts, les bons vers,
Les doux accords, tous les talens divers

Avaient des droits à sa faveur puissante ;
On la chantait ; heureux celui qu'on chante !
Et dans tous lieux son nom était béni :
La belle Yseult avait tout réuni.

Oh ! le bon tems que le tems de nos pères !
Prêts à crier un amoureux merci ,
Jongleurs savans, Troubadours, et trouvères,
Dans cette cour s'empressaient à l'envi ,
Par-tout régnaient l'amour et ses mystères ,
Et le plaisir par le plaisir suivi ;
Oh ! le bon tems que le tems de nos pères (6) !

La cour s'assemble au sortir du tournois ,
Trente beautés y siègent à-la-fois :
Membres charmans de cette cour aimable ,
Qu'il serait doux de vivre sous vos lois !
Qu'il serait doux de se rendre coupable ,
D'obtenir grace, et de pêcher vingt fois !

Le cœur d'Oger s'enflamme à cette vue ,

Non de ces feux dont rougit la pudeur ;
Mais Laure est là, Laure tremblante, émue,
Déjà craignant d'interroger son cœur :
Heureux , Oger , de causer sa frayeur ,
En faut-il plus pour embraser une ame ?
Et quand d'amour on a connu la flamme ,
En faut-il plus pour troubler un vainqueur ?

Auprès d'Oger , et presque sur sa trace ,
Marche Ferry tout-à-l'heure abattu ;
Mais par l'amour instruit à la vertu ,
Faible guerrier , mais chantre plein de grace .
A ses côtés , brûlant d'une autre audace ,
Je vois entrer un méchant troubadour
Dont l'aspect seul m'interdit et me glace ,
Qui fait frémir les beautés de la cour :
C'est Nérestan , qui depuis vingt années ,
Humilié d'un amoureux revers ,
D'amers rondeaux , de sirventes amers ,
A fatigué les muses indignées ;
Et qui , fidèle à son courroux haineux ,

Rival félon et tout prêt à l'offense ,
 Vient, de Monfort embrassant la vengeance,
 Punir Oger d'un tournois trop heureux.

Chacun prend place, on accourt, on s'empresse
 Le sceptre en main, le hérault Gaucelet
 Entre, s'incline et proclame le plaid
 Que pour ce jour a choisi la comtesse.
 Chantez, dit-il, l'amour et le bonheur,
 Un tel sujet n'est pas nouveau peut-être;
 Mais votre cœur doit vous servir de maître,
 Aucun sujet n'est trop vieux pour le cœur :
 Bons Troubadours, vous n'avez qu'à paraître.

Lequel des trois entrera le premier ?
 C'est Nérestan ; il vient, il les devance.
 Dame, dit-il, heureux le chevalier
 Qui du succès peut avoir l'espérance :
 Lorsqu'un guerrier fameux par sa vaillance
 A d'autres jeux consent à s'essayer,
 Le prix charmant que votre main dispense

Est le seul prix que l'on puisse envier.

Yseult sourit et Nérestan commence.

Enfin le Ciel comble mes vœux ,

Enfin mes yeux sont sans nuage ,

Et je me sens déjà plus sage ,

Car je me sens moins amoureux.

Ton bonheur c'est l'indifférence ,

Le bonheur est capricieux :

Je le mets , moi , dans l'inconstance ;

Nous en jouissons tous les deux ,

Mais le mien est plus sûr , je pense.

En amour la fidélité ,

C'est le calme dans le voyage :

Quand le vent l'attache au rivage ,

Le vaisseau languit arrêté.

Tout bas le retard nous désole ,

Tout haut on bénit le retour :

Le vent fraîchit , le vaisseau vole.

Voyageurs de mer et d'amour ,

C'est le départ qui nous console.

A peine il dit : le sirvente rebelle
Au même instant d'anathème est frappé :
Yseult se lève « Ah ! Nérestan , dit-elle ,
Votre pinceau dans le fiel est trempé.
Las ! reprend-il , j'avais été trompé ,
Mon faible cœur volait vers l'infidèle ,
Je le sentais , et prêt à l'adorer
Je l'attaquais pour ne pas l'implorer ;
Jamais , hélas ! je ne la vis si belle.
Ces jours ont fui : par l'absence guéri
D'un vain amour , tourment de mon jeune âge ,
A vingt beautés je porte mon hommage ,
Je suis heureux : l'amour est un orage
Dont , grace au Ciel , l'inconstance est l'abri ».

Ah ! Nérestan , qu'elle étrange imprudence !
Par vos malheurs vous aviez attendri
De jeunes cœurs qu'un tel principe offense :
Ah ! Nérestan , pour réussir en France ,
Il faut par fois , maîtrisant son esprit ,
Être inconstant , mais chanter la constance.

Retirez-vous , laissez venir Ferry.

Seul , sans jongleur , le cœur ému de crainte ,

La harpe en main , il traverse l'enceinte ,

Et près d'Yseult s'inclinant arrêté :

« Ah ! pardonnez mon trouble insurmontable !

Oncq tribunal ne fut si redouté ,

Oncq tribunal ne fut si redoutable :

Le malheur même a sa timidité ,

Et le malheur depuis long-tems m'accable.

Vous m'ordonnez de chanter le bonheur ,

Jamais , hélas ! il n'embellit ma vie :

Mais , dame Yseult , vous serez obéie ,

Je redirai l'amour et sa rigueur ».

Il chante alors la beauté qui l'inspire ,

Contre l'amour sa jalouse fierté ,

Sur tous les cœurs son invincible empire ,

Les soins perdus , et l'amour rebuté.

Son chant est pur , sa voix est douce et tendre ;

Pendant qu'il chante , on se plaît à l'entendre ;

Mais il se tait, et l'on se dit tout bas :
S'il n'est aimé, c'est qu'il n'est point aimable ;
De son malheur sans doute il est coupable,
Mieux vaut souffrir et ne se plaindre pas.

Ferry s'éloigne et notre Oger se lève :
Le bon Guilhain, d'un air fier et prudent,
Saisit la harpe et suit son jeune élève :
Présage heureux du succès qui l'attend,
Un doux murmure autour d'Oger s'élève ;
Guilhain prélude, et dans le même instant :

« Premier amour de la première amie,
« Heureux le cœur qui peut le conserver !
« Point ne connais un amant qui t'oublie,
« Point n'en connais qui t'ait pu retrouver.

« De mes beaux jours je voyais fuir l'aurore,
« Ils s'écoulaient sans plaisir, sans ennui :
« Un jour je vis cet objet que j'adore,
« L'amour naquit, tout naquit avec lui.

« Que dis-je, hélas ! d'un amant qu'elle ignore

« L'obscur amour peut-il toucher son cœur? . . . »

Oger disait : simple et naïve , Laure
Lève sur lui des yeux pleins de douceur ,
Des regards tels qu'en permet la pudeur ,
Tels cependant que l'amour les implore .

Oger frémit : un délire enchanteur
Accroît son trouble , ajoute à son ardeur :

Un feu secret l'anime et le dévore ;
Et , saisissant la harpe du jongleur :

Ainsi , dit-il d'une voix plus sonore ,
« — Ainsi chantai-je , et je tremblais encore ;
« Un seul regard m'a comblé de bonheur .

« Non , jamais ange envoyé sur la terre
« D'un trouble égal ne m'aurait agité :
« Jamais le Ciel , ouvert à ma prière ,
« Ne m'offrirait plus de félicité .

« Dames , pardon ! mon esprit ne peut rendre
« Tous les transports que j'éprouve en ce jour :

« Au prix du chant je cesse de prétendre ,

« Dames , pardon ! j'obtiens le prix d'amour.

« Heureux , Oger , celui qui les rassemble !

Reprend Yseult. « Un guerrier généreux ,

« Discret amant , troubadour gracieux ,

« Doit aujourd'hui les obtenir ensemble :

Puis , se penchant d'un air mystérieux :

« D'une autre main recevez-les tous deux.

« Heureux , Oger , celui qui vous ressemble ! »

La tête nue , et le front coloré

D'une rougeur dont l'amour seul est cause ,

Timide auprès d'un objet adoré ,

Il s'agenouille , et sur sa main de rose

Effleure à peine un baiser qu'il dépose.

Un même instinct les avertit tous deux ,

Un même instinct fait rencontrer leurs yeux ;

Sans se parler ils ont su se comprendre ;

L'amour les guide , et désormais entre eux

Un seul regard suffira pour s'entendre.

On se levait : Ferry suit le vainqueur ,
Et dévorant de généreuses larmes :
« Deux fois , dit-il , je t'ai rendu les armes ,
J'ai fait ta gloire , et tu fais mon malheur .
Je ne veux point par d'indignes alarmes
D'un tel succès affaiblir la douceur ,
Je sais au moins supporter la douleur ;
Mais mon cœur cède au penchant qui l'entraîne ,
A tes regards j'ai besoin de l'ouvrir .

Depuis trois ans j'aime la fière Yzène ,
Depuis trois ans une espérance vaine
Soutient ma force et m'engage à souffrir ;
Mais aujourd'hui ma perte est trop certaine ,
De ses rigueurs rien ne peut la guérir :
Amant aimé , tu concevras ma peine ,
Vis , sois heureux , je n'ai plus qu'à mourir . »

« Moi , dit Oger , moi t'arracher la vie !
Moi déchirer un cœur tel que le tien !
Non , le secret que l'amour me confie
Est un dépôt dont le soin m'appartient . »

Il dit, il court vers Yseult étonnée ;
Trois fois vainqueur dans la même journée ,
Il presse , implore , émeut le tribunal ,
Fléchit enfin sa justice obstinée ;
Et malgré lui proclamé son égal ,
Ferry reçoit des mains de son rival
L'écharpe blanche au vainqueur destinée.

Un trait si noble est bientôt publié ;
Ferry vaincu , mais plus grand que l'envie ,
A son vainqueur pour jamais s'est lié :
Oger l'embrasse , on admire , on s'écrie :
Le vieux Guilhain , dans la foule oublié ,
Presse sa main d'une main affaiblie ,
Sans lui parler Laure le remercie ,
Et dans un jour le Troubadour allie
L'honneur , l'amour , la gloire , et l'amitié.

FIN DU CHANT II.

NOTES

DU CHANT DEUXIEME.

(1) Page 39, vers 10.

Et j'aime encor, sans espérer de plaire.

TOUT le monde connaît ces vers charmans d'une personne aussi distinguée par la grace de son esprit que par la bonté de son cœur, et que l'on aurait louée mille fois déjà si elle ne défendait elle-même les éloges.

Jeune, j'aimai : ce tems de mon bel âge,

Ce tems si doux, l'amour seul le remplit ;

Quand arriva la saison d'être sage,

Encor j'aimai, la raison me le dit.

Me voici vieux, et le plaisir s'envole ;

Mais le bonheur ne me quitte aujourd'hui :

Car j'aime encor, l'amour seul me console,

Nul n'aurait pu me consoler de lui.

Cette note était écrite il y a déjà quelque tems : depuis lors Madame de..... a été enlevée à ses amis et à sa famille. Naguère j'aurais craint peut-être de lui payer le

juste tribut d'éloges que rejetait sa modestie ; je m'afflige aujourd'hui de ne pouvoir lui offrir qu'un hommage stérile. Connaître Madame de . . . , c'était l'admirer et l'aimer tout-à-la-fois. La délicatesse et la grace de son esprit dont on a beaucoup parlé, ne composaient pas seules l'attrait qu'elle a conservé jusqu'à ses derniers jours. La bienveillance soutenue de son caractère, et la jeunesse de son cœur donnaient à toutes ses actions une couleur particulière, et un charme, si je puis m'exprimer ainsi, qui n'appartenait qu'à elle. A quatre-vingts ans, elle avait conservé cette fraîcheur d'imagination, cette disposition si heureuse à tout concevoir et à tout embrasser. Elle s'était faite la contemporaine d'un siècle nouveau, dont elle était l'exemple et le modèle, et rien de ce qui était bien, de ce qui était beau, n'échappait à son active sensibilité. Bonne pour tous, et bonne dans tous les momens, elle avait soutenu dans sa jeunesse des revers imprévus avec le courage le plus calme, peut-être aussi avec cette naïve ignorance née du sentiment du bien, qui se refuse même à l'idée du mal; et lorsque les années lui eurent donné plus de besoins, elle les sacrifia mille fois au bien-être des autres, avec une telle simplicité, avec un oubli de soi si grand, qu'elle n'offrait pas même une occasion aux remerciemens, et qu'elle ne laissait de place qu'à la reconnaissance. Heureuse de l'amour de sa famille, et de la vénération de tous ceux qui

l'entouraient, elle a coulé ses dernières années dans un doux repos, et sa fin peu douloureuse a été véritablement le soir d'un beau jour. La société regrettera long-temps cette indulgence, cette grace, cette manière bienveillante et noble à-la-fois dont elle offrait le modèle le plus accompli; mais la société ne peut qu'exprimer ses regrets: c'est aux enfans et aux amis véritables de Madame de. . . . qu'il appartient sur-tout d'apprécier la grandeur de cette perte.

(2) Page 43, vers 12.

L'honneur, l'amour, Cabestaing et Marie.

L'aventure de Guillaume de Cabestaing et de Marie de Castel-Roussillon est une des traditions les plus intéressantes de l'âge des Troubadours. L'époux de Marie portait le nom de Raymond: je lui ai donné celui de Bozon, pour empêcher qu'il ne fût confondu avec les comtes de Toulouse et de Béziers, dont il est parlé dans le cours de ce poëme. Je regrette de ne pouvoir donner ici, à cause de leur longueur, les détails de cette histoire: voici du moins un léger échantillon de la poésie de Cabestaing. C'est le début d'une chanson dans laquelle il s'adresse à Marie, qu'il désigne sous le nom poétique de Belvéser.

Doux penses, amoureux langage

Forment le chant du troubadour.

Ah ! si mon cœur pouvait un jour
 Oublier l'objet qui l'engage,
 Puissent pour venger cet outrage,
 Ma dame et mon Dieu tour-à-tour,
 Rejeter mon perfide hommage.
 Mais Cabestaing n'est point volage :
 Trouvère de noble lignage,
 Sert l'honneur en servant l'amour.
 Hélas ! si de la même flamme,
 Mon cœur eût brûlé pour son Dieu,
 Certes, tout droit dans le saint lieu
 L'Eternel eût conduit mon ame :
 Ce penser-me trouble et m'émeut ;
 Mais on n'aime point quand on veut,
 Et je n'ai de foi qu'en ma dame.
 Belvéser, objet tendre et doux,
 Vous me voyez à vos genoux
 Sans espoir et sans résistance :
 Belvéser, m'accablerez-vous ?
 Faut-il, comme Bernard le pense,
 Pour mériter votre indulgence,
 S'être attiré votre courroux ?
 Ah ! quand on a tant de puissance,
 Il est beau d'arrêter ses coups,
 C'est un bonheur que la clémence ! etc.

(3) Page 47, vers 9.

On reconnaît le novice écuyer.

On peut voir au sujet de la différence des costumes,

l'instruction de chevalerie du troubadour Arnaud de Marsan.

(4) Page 53, vers 14.

On trouvera dans une sirvente de Rambaüd de Vaquéiras la description d'un tournoi de ce tems.

(5) Page 55, vers 10.

Ce tribunal qui de l'antique Berthe, etc.

Schiller, dans sa tragédie de la Pucelle d'Orléans, a donné une espèce de définition de la cour d'amour : *Gegrundet hat*, dit-il, en parlant du roi René

Gegrundet hat einen Liebeshof,
 Wohin die edlen Ritter sollen wallen,
 Wo keusche Frauen herrlich sollen thronen,
 Wo reine Minne wiederkehren soll.

Et un peu avant il avait dit, en parlant des anciens âges :
Die alten Zeiten wo

... Edle Frauen zu Gerichte sassen
 Mit zartein Sinne alles feine schlichtend.

(Acte I^{er}, scène 2.)

(6) Page 56, vers 12.

Oh ! le bon tems que le tems de nos pères !

Voici un fragment d'une pièce d'Etienne Deschamps

poète du treizième siècle : il faisait dès-lors les mêmes plaintes que nous faisons aujourd'hui : j'ai cru pouvoir insérer ce morceau , qui n'est pas sans quelque agrément. Autrefois , disait-il ,

Les chevaliers étaient tous vertueux ,
 Et por amor pleins de chevalerie ,
 Secrets , loyaux , bien disans , gracieux :
 Chascung avoit lors sa dame , sa mie ,
 Point ne changeoit , ne se vivoit qu'à deux ,
 Fut douce vie.
 On les aimoit aussi loyalement ,
 Et ne jongloit ni ne mesdisoit mie :
 Or m'esbahy quand chascung jangle et ment
 Car tems meilleur fut ce tems qu'on oublie ,
 Me fait torment.

Peine d'amor n'était pas en usage
 Au tems jadis que régnoit loyauté :
 Pour ce qu'onneur , amor et vasselaige ,
 Secret déduit , plaisance , honnêteté ,
 Es nobles cuers étoit si bien enté
 Que fut dolx aige.

Autrement va : chascung présentement
 Pour autre foi troque sa foi nouvelle :
 Les faut punir : dame qui se dément
 Petiz Amors , soit mise en votre échelle :
 Me fait torment.

(7) Page 59, vers 3.

Enfin le ciel comble mes vœux.

Il y a dans Métastase une chanson célèbre dont le début a quelque chose de semblable au premier couplet de Nérestan : c'est celle qui commence par ces mots :

Grazie agl' inganni tuoi.

Il fut un temps où chacun était fier,
 Où la vertu s'élevait au-dessus,
 Où la grandeur était au droit rangée,
 Et se souvient pour s'occuper d'autrui.
 Ces gens-là n'ont plus aujourd'hui.

Mais un temps où l'orgueil s'élève
 Et se souvient sans cesse et sans trêve,
 Où l'honneur ne s'élève point le ciel,
 Où l'on s'élève sans que rien lui
 Ce que la mort n'a d'aujourd'hui.

(?)

Tant le ciel couple mes vœux.

Il y a dans Mélasse une chanson célèbre dont le début

est quelque chose de semblable au premier couplet de l'é-

chant : c'est elle qui commence par ces mots :

Quand est-il parti ton

CHANT III.

SOMMAIRE.

Oger est armé chevalier. Départ de Montfort. Ambassade du roi d'Espagne. Philippe déclare la guerre à Raymond. Adieux d'Oger et de Laure. Départ des chevaliers.

IL fut un tems où chacun était juste,
Où la vertu s'érigeait en appui,
Où la grandeur était un droit auguste
De s'oublier pour s'occuper d'autrui :
Cet âge-là n'est l'âge d'aujourd'hui.

Il fut un tems où l'amitié fidèle
Se témoignait sans éclat et sans bruit,
Où l'intérêt ne formait point le zèle,
Où l'on n'aimait son ami que pour lui :
Cet âge-là n'est l'âge d'aujourd'hui.

Il fut un tems où l'on voyait éclore
Ces faux brillans dont l'éclat nous séduit,
Où cependant l'on conservait encore
Un cœur sans feinte, un esprit sans ennui :
Cet âge-là n'est l'âge d'aujourd'hui.

Il fut un tems où le cœur le plus tendre
Trouvait un cœur qui sentait comme lui,
Où de l'amour on n'osait se défendre,
Où par l'honneur l'amour était conduit :
Cet âge-là n'est l'âge d'aujourd'hui.

Cet âge heureux comme un éclair a lui,
Cet âge heureux comme un éclair a fui,
Chacun de nous l'adore et le regrette :
O mes amis ! prenons bien garde au tems,
Le plaisir l'use et le bonheur l'arrête :
Ainsi qu'Oger profitons des instans.

Autour de lui tout s'orne, tout s'apprête,
Raymond l'ordonne, il veut que dans ce jour
Des chevaliers on prépare la fête,

Que dans leurs rangs marche ce Troubadour,
Digne bientôt de marcher à leur tête.

Le tems s'enfuit : voici le jour venu,
Au son du cor un héraut le publie :
De toutes parts le peuple prévenu
Accourt en foule à la cérémonie.
Le palais s'ouvre , on s'empresse , on s'écrie ;
Raymond paraît : assise à son côté
Se range en cercle une troupe choisie ,
Maint haut baron , mainte dame jolie :
La grandeur siège auprès de la beauté ,
Objet d'amour , de respect , et d'envie.

C'est Fezenzac , dont le nom respecté
Depuis Clovis au nom des rois s'allie ;
C'est Montréal , l'honneur de sa patrie ;
C'est Puilaurens chez les justes cité ;
Lautrec , Durfort , au printems de sa vie ,
Trésor d'amour , d'honneur , de loyauté ;
Et Villeneuve en ces lieux transplanté ,

Et Cherchemont, et d'Estaing, et Morlane,
Séгур, Prinhac, Samathan, d'Aurité,
Le vieux Odon, et l'altier Castelane.

Sexe adoré, ma gloire et mon appui,
Qui de mes ans avez charmé l'aurore,
Ne croyez pas qu'infidèle aujourd'hui
A des sermens que je répète encore,
Pour ces grands noms dont l'éclat nous séduit,
J'aie oublié des attraits que j'adore ;
Mais par Oger je m'avance conduit,
Laure est présente, Oger n'a vu que Laure ;
Auprès de vous il passe et vous ignore,
Il faut le suivre et passer avec lui.

La toque en main, le Troubadour s'avance ;
Simple, et vêtu comme un jeune écuyer,
Son casque est blanc, ses éperons d'acier ;
Mais la jeunesse a bien son élégance :
Poète aimable, héros en espérance,
Il vient sans faste et sans magnificence,

Et cependant il n'est dame à la cour,
Qui, des barons dédaignant la puissance,
Ne désirât ses vœux et son amour.
Les yeux baissés il marchait près de Laure,
Montfort se lève, et d'un accent hautain :
« Sire Raymond, je respecte, j'honore
Les droits du trône et ceux du souverain,
Et pour tous deux, en dépit du destin,
S'il le fallait je marcherais encore,
Montfort vaincu ne l'offre point en vain :
Mais, pardonnez mon austère franchise,
Indépendans des peuples et des rois,
Les chevaliers ont tous les mêmes droits ;
En créer un au mépris de nos lois,
C'est essayer une injuste entreprise :
De vos faveurs comblez cet écuyer
Dont la fortune est si haute et si prompte,
Qu'il soit baron, qu'il soit prince ; mais, Comte,
N'essayez pas d'en faire un chevalier.
Et quel est-il ce jeune aventurier ?
Par ses dehors peut-on juger son ame ?

A-t-il un nom ? quel pays le réclame ?
D'où vient la nuit qui semble l'entourer ?
S'il peut parler, qu'il parle, qu'il nous die
Quel est son rang, sa maison, sa patrie ;
Digne de nous, il peut tout espérer :
Mais s'il s'obstine à nous cacher sa vie,
Tout prêt du but, qu'il tremble d'y monter !
Montfort est-là qui pourrait l'arrêter. »

Le comte alors, d'un ton plein d'indulgence :
« Sire écuyer, dit-il, il faut parler ;
Prêt d'embrasser leur illustre alliance,
A ces guerriers il faut vous révéler. »
Oger reprend : « J'aurais voulu me taire ;
Mais aujourd'hui vous l'ordonnez, seigneur,
Je parlerai : Trancavel est mon père,
Vous connaissez sa gloire et son malheur,
Noble comtesse, il était votre frère :
On m'a cru mort, le Ciel fut mon sauveur :
Né sur le trône et fait pour la grandeur,
Par mes revers plongé dans la misère,

Après de vous j'ai trouvé le bonheur :
Vous savez tout , je n'en fais plus mystère. »

Que n'avez-vous en ce même moment

Lu dans le cœur ou vu sur le visage

L'effet subit, l'imprévu changement

Que produisit un si nouveau langage !

Surpris , confus , plein de ressentiment ,

Désespéré de cette offense vaine ,

Abandonné dans son isolement

Aux flots mutins d'un peuple qui l'entraîne ,

Le sein gonflé de vengeance et de haine ,

Montfort s'enfuit , et d'un prompt châtiment

Menace Oger , le comte , et l'Aquitaine.

Chacun alors semble s'interroger :

D'un œil douteux , et non sans défiance ,

On se regarde , on s'observe en silence :

Puis tout-à-coup un même cri s'élançe ,

Vive Raymond ! Vive le comte Oger !

La belle Yseult entre ses bras le serre :

« Oger, dit-elle, oui, mon cœur vous reçoit ;
 Dans tous vos traits je retrouve mon frère,
 En vous voyant, c'est lui que je revoi ;
 Soyez mon fils, je serai votre mère. »

Ce doux accueil, ces mots pleins de bonté,
 Du Troubadour ont banni les alarmes ;
 Jamais Yseult ne montra plus de charmes.
 Oger s'incline avec timidité,
 Saisit sa main, et la mouille de larmes ;
 Puis revenant à la solennité,
 De ses parrains, suivant l'ordre, escorté,
 Devant Raymond s'agenouille sans armes.

D'un air de prince, et partant sans fierté,
 Le bon Raymond, aux préceptes fidèle,
 Reçoit Oger, l'interroge, et l'appelle,
 Comme un guerrier par d'autres présenté.

« Bien soyez-vous à la cour d'Aquitaine !
 Quel est, dit-il, votre rang ? — Écuyer.

— Votre pays ? — Ma patrie est lointaine ,
J'ai nom Oger , damoiseil de Bézier.
— Et quel sujet en ces lieux vous amène ?
— Dans votre cour , au sein de vos états ,
Des chevaliers on m'a redit l'histoire :
Ces beaux récits , pour d'autres pleins d'appas ,
Ces souvenirs tourmentent ma mémoire :
A ces guerriers je ne m'égale pas ,
Mais mon cœur parle , et si je dois l'en croire ,
Français comme eux j'ai des droits à la gloire ,
Français comme eux , je puis dans les combats ,
Pour la chercher , suivre ou guider leurs pas.
Un sage ami qui régla mon jeune âge ,
Me répétait , forcé de me quitter :
Devant Raymond allez vous présenter :
C'est dans sa cour qu'il faudra mériter
L'éperon d'or : je suis l'ordre du sage.
Fier d'y prétendre , et fier de l'obtenir ,
Je sens le prix de cet honneur insigne ,
Et je rougis d'être sans souvenir ;
Mais du passé j'appelle à l'avenir

Des chevaliers porter le noble signe,
Porter leur nom, vouloir le soutenir,
C'est le moyen, seigneur, d'en être digne.»

« Oui, troubadour, je remplirai vos vœux,
Reprend Raymond : jamais plus juste envie
Par le succès ne fut plutôt suivie,
Jamais vertu ne le mérita mieux :
Venez, Odon, la gloire de mes preux,
Venez, Yseult, ma sage et belle amie,
Auprès de moi placez-vous tous les deux. »
Ils sont placés, Raymond saisit son glaive,
Glaive superbe, où s'unit à l'acier
L'or damassé dont l'éclat le relève,
Et que jadis un baron prisonnier
Mit en ses mains dans les champs de Lodève :
Sur l'écuyer trois fois il le soulève,
Trois fois il frappe, et frappe un coup léger,
La loi le veut ; puis s'approchant d'Oger :
« Au nom des preux, dont vous serez le frère,

Un chevalier vous arme chevalier ;
Messire Oger , damoiseil de Bézier ,
Des Chevaliers arborez la bannière ,
Quittez le nom et le rang d'écuyer ,
Soyez vaillant , preux et loyal guerrier (1) ;
Mais , ô mon fils , cette illustre carrière
Qui s'ouvre à vous pour la première fois ,
Ce noble emploi de votre vie entière ,
Ce premier prix de la vertu guerrière ,
A ses devoirs aussi bien que ses droits :
Ce n'est le tout de l'ardeur du jeune âge ,
Ce n'est le tout d'aller dans les combats
Prouver sa force et braver le trépas ;
Que le bon droit arme seul votre bras ,
Que la beauté sourie à votre hommage ,
Et le seigneur protégera vos pas ,
Et la victoire en aura plus d'appas ,
Et l'amour même aura plus d'avantage :
(De vos amis je ne vous parle pas)
C'est à l'honneur à guider le courage. »

« Oui , dit Oger , je le jure en vos mains :

A ce serment trop heureux qu'on m'appelle,
 A ce serment je resterai fidèle :
 Aux jours heureux , comme aux jours incertains ,
 Je servirai , quels que soient mes destins ,
 Mon Dieu , l'honneur , mon seigneur , et ma belle. »

A peine il dit , on l'entoure : Raymond
 Deux fois l'embrasse en lui ceignant l'épée :
 Le troubadour reçoit du vieil Odon
 L'écu d'argent , et la lance trempée ,
 Et le haubert , tel qu'autrefois Huon
 En reçut un de la main d'Obéron (2) ;
 Tandis qu'Yseult , de sa grace frappée ,
 La sage Yseult , non sans émotion ,
 De soins abjects noblement occupée ,
 Daigne à son tour lui chausser l'éperon (3).

Siècle brillant , objet de nos hommages ,
 Vous avez fui pour ne plus revenir ;
 Mais vos leçons , et vos loyaux usages ,
 Vos simples mœurs , vos antiques images ,

Tout plaît encore à notre souvenir.
Ah ! quand devra notre siècle éphémère
Trop tôt , hélas ! disparaître effacé ,
(Car le présent sur notre pauvre terre
Ne fait jamais qu'avertir du passé) :
Amis des arts , enfans de la Victoire ,
Nous laisserons une illustre mémoire ,
Nous laisserons aux siècles après nous
Un nom plus grand , peut-être plus de gloire ;
Laisserons-nous un souvenir si doux ?

Le troubadour se relevait à peine ,
Voilà que naît une rumeur soudaine ,
L'air retentit de sons harmonieux ;
Durfort y court : « Deux héraults vont paraître ,
Deux souverains les députent tous deux ;
L'un Espagnol , si je l'ai pu connaître ,
Est entouré d'un cortége nombreux ;
L'autre est Français , et Philippe est son maître ,
C'est lui , dit-il , qui l'envoie en ces lieux. »

Des deux côtés le peuple se retire ,
La porte s'ouvre , et six jeunes beautés
Au front de qui la volupté respire ,
S'offrent d'abord aux regards enchantés.
En frémissant plus d'un guerrier admire ,
Leur taille souple , et leur légèreté ,
Leurs grands yeux noirs remplis de volupté ,
De leurs habits l'élégante parure ,
Leur pied charmant , leur noire chevelure ;
Il les admire , et son cœur enchanté
S'ouvre tout bas au desir qui murmure.
Ah ! faites grace à l'hospitalité !
Beaux damoisels , un peu de loyauté !
Que servirait d'attendrir des cruelles ,
Que serviraient tant de flammes nouvelles ?
Le vrai bonheur , c'est la fidélité.
N'imitiez pas ce chevalier volage ,
Ce Galaor , infidèle aux amours ,
Toujours changeant , et triomphant toujours ,
Qui trop aimable , hélas ! et trop peu sage ,
Brillant d'espoir , d'audace , de courage ,

Se permit tout, et se crut tout permis ,
Et qui jamais , sûr de son avantage ,
Ne rencontra de si fiers ennemis ,
De cœur si dur , de beauté si sauvage ,
Que dans sa course il n'eût bientôt soumis.

L'ambassadeur paraît bientôt lui-même :
« Sire , dit-il , d'un prince généreux
Qui , dès long-tems , vous révère , vous aime ,
J'apporte ici la prière et les vœux.
Un roi puissant , dont l'Espagne est l'ouvrage ,
Terrible au Maure , et cher à l'Arragon ,
Que ses sujets ont surnommé le Bon ,
Que ses rivaux ont surnommé le Sage ,
Un roi puissant , émule de Raymond ,
Veut policer un peuple encor sauvage :
Grand dans la paix , et grand dans les hasards ,
Il veut créer de l'Ebre jusqu'au Tage
Les lois , les mœurs , et sur-tout les beaux-arts.
Les lois naîtront de son vaste génie ,
Les mœurs naîtront de l'honneur , de l'amour ;

Mais ces beaux-arts dont s'embellit la vie,
Antique honneur de l'antique Ibérie,
Ces arts charmans pour orner votre cour,
Ont déserté les champs de ma patrie :
C'est près de vous que vivent aujourd'hui
Ces troubadours aimables et fidèles,
Chéris du prince aussi bien que des belles,
Heureux par vous, et fiers de votre appui ;
Accordez-les au roi qui les appelle,
Auprès du trône il veut les voir assis ;
Guidés par moi, par vous-même choisis,
Qu'aux Espagnols ils servent de modèle.
Nous vous devons ce dépôt précieux,
Ce germe actif, cette céleste flamme ;
Comme un bienfait, Alphonse le réclame,
Un tel bienfait est digne de tous deux (4). »
Il avait dit : sa flatteuse éloquence,
De sa demande assurait le succès,
Et le choix seul demeurerait en balance,
Quand tout-à-coup le hérault des Français
Entre, s'approche, et d'un ton d'arrogance,

Le front levé : « Raymond , ton imprudence
A fatigué deux princes à-la-fois ;
Assez long-tems leur facile indulgence
A retenu la justice des lois ,
Assez long-tems insensible à leur voix ,
Ton fol orgueil a bravé leur clémence ;
Que ton malheur serve d'exemple aux rois
Il est venu le jour de la vengeance.
Par le Seigneur ton arrêt est tracé ,
Du Dieu du Ciel le ministre suprême
Sur ton destin a déjà prononcé ,
Abandonné de l'église elle-même ,
Du livre saint ton nom est effacé ,
Tu n'es plus comte , et ton règne est passé.
Philippe seul , souverain légitime ,
Par le pontife et le Ciel désigné ,
Règne en ces lieux où Raymond a régné :
Ne brave point un prince magnanime ,
Philippe vient : soumis et résigné ,
Fuis de ces lieux , le Ciel t'a condamné (5). »

Que de courroux à-la-fois s'allumèrent !

Que de guerriers ensemble s'élançèrent !
Un mot encor , le plus juste trépas ,
De ce félon réprimant la menace ,
Allait punir son insolente audace :
Raymond se lève , il arrête leurs bras :
« Je sais , dit-il , les droits de la couronne ;
Princes tous deux , tous deux de droit divin ,
Ainsi que moi Philippe est souverain ,
Quel droit son trône aurait-il sur mon trône ?
Dépendent-ils du pontife romain ?
Depuis vingt ans le sceptre est dans ma main ,
Un homme vient qui se lève et la donne :
Et si , poussé d'un semblable dessein ,
Je disposais de sa triple couronne ,
Soustrirait-il à cet arrêt hautain ,
Penserait-il que tout effort est vain ,
Que le Ciel parle , et que Dieu même ordonne ?
Ce qu'il ferait , je le fais comme lui ;
Il combattrait , combattons aujourd'hui ;
En son honneur que le clairon résonne (6).
Vous cependant que j'avais su juger ,

Vous qu'à regret j'éloigne du danger ,
Allez , Ferry , portez aux pieds d'Alphonse
Ces arts nouveaux qu'il daigne protéger ;
Et toi , soldat , qui m'osais outrager ,
Entends l'arrêt que ma bouche prononce :
Je règne encore , et rien n'a pu changer ,
Tu veux la guerre , et moi je te l'annonce ;
Le fer en main , bientôt le comte Oger
Dans votre camp portera ma réponse.
Que cependant au sein de mon palais
Règne toujours l'alégresse ordinaire ;
Que ce hérault qui m'apporte la guerre ,
Prenne sa place aux fêtes de la paix. »

Guilhain ordonne , et la fête commence :
Tous les plaisirs vont régner dans ces lieux ;
Des instrumens l'accord harmonieux ,
Les pas brillans dont s'embellit la danse ,
Charment l'oreille , et séduisent les yeux.
Le boléro , né sur les bords du Tage ,

Le fandango, qui par la volupté
Fut dans l'Espagne autrefois inventé,
Le pas bizarre, et même un peu sauvage,
Que chez le Basque adopta la gaîté,
Le pas moins vif en sa légèreté,
Que du Béarn a consacré l'usage,
Et le ballet moins facile et plus sage,
L'ardeur, la grace et la vivacité,
Des spectateurs ont ravi le suffrage:
Un tel suffrage est toujours mérité.

Mais le jour meurt : l'astre qui nous éclaire
A l'horizon darde ses derniers feux,
Et redescend vers un autre hémisphère.
La nuit s'avance, et sa vapeur légère
D'un voile sombre enveloppant les cieux,
S'étend, s'abaisse, et va couvrir la terre.
Raymond se lève, et la fête a cessé ;
Il songe alors au péril qui le presse :
Ce ne sont plus ces transports d'alégresse,

Fruits d'un bonheur hélas ! trop tôt passé :
Le cri de guerre est par-tout prononcé,
Par-tout se lève une ardente jeunesse,
Au lendemain le départ est fixé ;
La paix a fui, la guerre a commencé.

Tel, quand vêtu de sa robe de neige,
L'hiver descend des monts de la Norvège,
Et sur nos champs fait tomber sa rigueur ;
Avant de fuir vers une autre patrie,
Dans nos climats un oiseau voyageur,
Long-tems encore, et d'une course amie,
Erre en ces lieux où naquit son ardeur,
Où ses enfans ont commencé la vie.

Tel, du palais évitant la splendeur,
Et pour l'amour oubliant la victoire,
Dans ces jardins témoins de son bonheur,
Le troubadour, insensible à la gloire,
Allait chercher, au gré de sa douleur,
Les souvenirs que demandait son cœur ;

Car aussi bien le cœur a sa mémoire ,
Sans longs efforts , et sur-tout sans erreur.
« Là , disait-il , c'est là que je l'ai vue :
Depuis l'instant qui l'offrit à ma vue ,
Toute une année a terminé son cours ;
Un jour nouveau succède à d'autres jours ,
Tout a changé dans la nature émue ,
Et dans mon sein sont les mêmes amours.
O jours heureux , derniers jours de l'enfance ,
Où je pouvais , assis à son côté ,
Entendre , voir , adorer l'innocence ,
Où , par l'amour instruit à la prudence ,
Je la suivais d'un regard agité ,
De vous revoir j'ai perdu l'espérance !
Il faut partir , il faut quitter ces lieux
Où de l'amour j'ai connu la puissance ,
Fuir ce palais qu'embellit sa présence ,
Il faut partir ! hélas ! jamais ces jeux
Où son regard animait la vaillance ,
Jamais la fête où s'exercent nos preux ,
Ne souffriront de ma pénible absence ;

Jamais peut-être un regret généreux
Ne me suivra dans les champs de Provence :
Ah ! que du moins je sois seul malheureux !

Comme il disait, au travers du feuillage
Un bruit léger s'élève : en ce moment,
Loin du palais, au fond de ce bocage,
Qui peut chercher ce solitaire ombrage,
Qui peut chercher ce doux recueillement ?
Dieu ! si c'était ! . . . Oui, c'était elle-même,
Oui, c'était Laure. O doux pressentiment,
Lien secret qu'on resserre en aimant,
Qu'un cœur glacé te nie ou te blasphème,
Le cœur te venge, et jamais un amant
Ne t'ignora près de l'objet qu'il aime.

L'ombre des nuits va donc les réunir !
« Vous, sire Oger ! — Vous, noble Damoiselle !
— Seul, à cette heure ! — Hélas ! je vais partir :
Près de subir une absence cruelle,
A ces beaux lieux, solitaire et fidèle,
Je demandais un dernier souvenir.

—Vous partez donc?—Quand son prince l'appelle,
Quand sa patrie a besoin de son bras,
Un chevalier n'obéit qu'à son zèle,
Il court, il vole au-devant du trépas :
L'amour en souffre, et ne l'arrête pas.
—Ah! sire Oger!—Ah! noble Damoiselle!»

Au même instant, ils détournent les yeux,
Et la rougeur colore leur visage;
Mêmes regrets, même amour, et même âge,
Que de raisons pour se craindre tous deux!

Oger enfin, d'une main plus hardie,
Saisit la main de sa timide amie :
Elle hésitait; «ô Laure, écoutez-moi :
Je vais, dit-il, aux champs de la vaillance
Venger Raymond, défendre notre foi,
Et du pontife arrêter l'insolence;
L'honneur parlait, et j'ai suivi sa loi,
L'amour qui prie est-il sans espérance?
Dans les périls qu'il est fier d'essuyer,

Le chevalier qu'un noble zèle enflamme ,
Invoque ensemble et son prince et sa dame :
Amant fidèle , intrépide guerrier ,
Ce double feu brûle au fond de mon ame ,
A ces périls mon bras va s'essayer ,
Je vais combattre : ah ! ma Laure , ah ! Madame ,
Acceptez-moi pour votre chevalier !
Que vos couleurs flottent sur nos bannières ,
Que répétée en nos chansons guerrières ,
Votre devise au milieu des combats
Porte le trouble aux rangs des adversaires ,
Et l'espérance au cœur de nos soldats :
Me l'accorder , c'est fixer la victoire ,
L'amour , Madame , est garant du succès :
Je vous ai dû mes honneurs dans la paix ,
Dans les combats je vous devrai ma gloire . »

Il avait dit : il tombe à ses genoux .
La noble fille , un moment incertaine ,
Les yeux baissés , et la main dans la sienne ,
Reste muette , et pourtant sans courroux .

Tout cède enfin au penchant qui l'entraîne,
Et d'un accent où n'était point la haine :
« Vous le voulez, dit-elle, levez-vous ;
Pour chevalier je vous choisis sans peine,
Vous que mon cœur nomma d'un nom plus doux. »
Puis détachant une écharpe brillante
Où, mariés par une habile main,
L'azur du ciel ; la blancheur du jasmin,
Nuançaient l'or de leur teinte élégante :
« Oger, dit-elle, (et d'un regard charmant
Son action s'embellissait encore),
Acceptez-la, c'est l'écharpe de Laure,
Et quelquefois pensez à ce moment.
Dame, dit-il, accueillez mon serment.
— L'amour, Oger, est un serment lui-même.
Dieu nous entend, vous m'aimez, je vous aime,
Qu'ai-je besoin d'un autre engagement ?
Le ciel vous ouvre une noble carrière,
Votre devoir doit m'apprendre le mien ;
Allez, suivez votre course guerrière,
De votre gloire, Oger, rendez-moi fière ;

Car votre gloire aujourd'hui m'appartient,
Et désormais, et pour la vie entière,
L'honneur, l'amour sont un double lien.»

Mais l'horizon par degrés se colore,
Déjà les vents commencent à fraîchir,
Déjà les cieux commencent à blanchir,
A l'orient un point brillant se dore,
La nuit s'efface, et, d'un cri de desir,
Tout l'univers a salué l'aurore.
Aimable Oger, sensible et tendre Laure,
Le cor appelle: Oger, il faut partir.

« Laure, entends-tu, c'est le cor qui résonne,
Nos chevaliers accusent ma lenteur ;
Il faut partir, le devoir me l'ordonne,
L'amour, hélas ! m'en fait-il un malheur ?
— Mon doux ami, toi qu'a choisi mon cœur,
Toi dont mon cœur gardera la mémoire,
Reviens bientôt, mais constant, mais vainqueur ;
L'amour, dit-on, est le fils de l'honneur,

Il est aussi le fils de la victoire :
Va, mon bonheur naîtra de ton bonheur.
Mais si le sort doit trahir ta valeur,
Si le bon droit, si la vertu succombe,
La mort, ami, vaut mieux que la douleur,
Laure avec toi descendra dans la tombe.»

Oger se tut : élevé vers les cieux,
Son beau regard priaît pour son amante ;
Tremblant lui-même, il la saisit tremblante,
Et sur son sein, morne et silencieux,
Laisa tomber une larme brûlante :
Laure frémit à ces tristes adieux ;
Gage d'amour, de respect, de constance,
Un seul baiser, suivi d'un long silence,
Ranime encor la douleur de tous deux ;
Et le bonheur, le repos, l'espérance,
Au même instant s'envolent de ces lieux.

Des chevaliers la cohorte s'apprête :
Oger s'avance, il se place à leur tête ;

Et par besoin feignant un grand espoir,
Pour animer cette élite si fière,
Mêle avec art, dans la chanson guerrière,
L'honneur, le ciel, l'amour, et le devoir.

L'amour est fils de la victoire,
De la victoire et de l'honneur :
Allons aux champs de la valeur
Mériter l'amour et la gloire.

— Amis, songez que vos hauts faits
De l'amour vont être le gage :
L'amour embellit les succès
Dont il daigne agréer l'hommage :
Le cri des chevaliers français,
C'est amour, honneur, et courage.
L'amour est fils, etc.

— On nous menace du danger,
Amis, le danger c'est la gloire :
Le péril est toujours léger,
Quand la vertu ne peut y croire :

Vainqueur, je pourrai le juger,
Je l'ignore avant la victoire.
L'amour est fils, etc.

—Oui, le ciel nous doit son appui,
Le ciel protège notre zèle :
Si pourtant je tombe aujourd'hui,
Fidèle à mon prince, à ma belle,
Mon dernier cri sera pour lui,
Mon dernier vœu sera pour elle.

L'airain résonne, et tout s'éloigne : Laure
Ecoute encore, appelle, mais en vain :
Les chevaliers partent, la lance en main,
Et cependant, dans un vague lointain
On les entend qui répètent encore :

—L'amour est fils de la victoire,
De la victoire et de l'honneur :
Allons aux champs de la valeur
Mériter l'amour et la gloire.

NOTES

DU CHANT TROISIÈME.

(1) Page 85, vers 5.

Soyez vaillant, preux et loyal guerrier.

C'ÉTAIT la formule voulue.

(2) Page 86, vers 11.

Et le haubert, tel qu'autrefois Huon

En reçut un de la main d'Obéron.

Tout le monde connaît le vieux roman des Gestes de Huon de Bordeaux, et le haubert qu'Obéron lui donna : il y a un extrait fort agréable de cet ouvrage dans l'ancienne Bibliothèque des Romans.

(3) Page 86, vers 15.

Daigne à son tour lui chausser l'éperon.

Voyez, pour ces détails, l'Ordène de chevalerie de Huon de Tabarie; depuis le vers 105

Lors li commenche à ensigner

Tout chou que il li covient faire

jusqu'au vers 304

Li rois à mout bien entendu

Chou que Hues li va contant

S'en a eu joie mout grant.

(4) Page 90, vers 16.

Un tel bienfait est digne de tous deux.

Le fait est historique : le roi d'Arragon envoya effectivement au comte de Toulouse une ambassade solennelle, pour obtenir de lui des troubadours et autres maîtres de *Gai-saber*, qui pussent par leur présence et leurs leçons donner à sa cour un peu de l'éclat dont celle de Toulouse était environnée : ce fait est consigné dans les histoires espagnoles de ce tems.

(5) Page 91, vers 20.

Fuis de ces lieux, le Ciel t'a condamné.

Historique.

(6) Page 92, vers 12.

En son honneur que le clairon résonne.

On sera peut-être étonné de la hardiesse avec laquelle j'ai fait parler Raymond : je prie seulement qu'on veuille bien se souvenir que jamais prince ne fut traité avec plus d'injustice, poursuivi avec plus d'acharnement, ni dépouillé

avec plus d'outrages. Je prie aussi qu'on veuille bien se reporter au tems dans lequel j'ai placé mes personnages : la cour de Rome était alors dans un discrédit le plus grand du monde , la religion était sans honneur , et les ministres sans estime ; et , par un effet singulier de la superstition de cet âge , on ne respectait plus ce que l'on craignait encore : qu'on parcoure seulement les sirventes amers de Tomieu , ceux de Pierre Cardinal , ceux plus violens encore de Figueiras , les tensons de Raymond de Miravals , quelques-unes des pièces de Vidal , et sur-tout la Bible de Guyot de Provins , et l'on aura une idée de ce que se permettaient les écrivains de ce tems.

Guyot de Provins était moine de Cîteaux , il écrivait en 1202 et en 1203 , c'est-à-dire , à l'époque où la scène de ce poëme est placée ; et l'on trouve dans son ouvrage des choses qui paraîtraient aujourd'hui plus qu'exagérées.

Quant li père occist ses enfans
 Grant péchié fet. Ha ! Romé , Rome
 Encor occiras-tu maint home ,
 Vos nos occiez chascun jour ,

dit-il , vers 661 , et il ajoute

.....
 Corz de Rome com estes toute
 Plaine de péchiez criminax ,
 Il n'est nulle tant déloiax , etc. , etc.

vers 711 et suivans.

Et plus bas encore il exhorte les princes chrétiens à se réunir, et à marcher sur elle *sor anz ainz que sor les Grifons* (les Grecs) parce que Rome est un vivier plein de vermine, parce que la convoitise, l'orgueil, la félonie, la fraude, y règnent sans partage. — Je passe sous silence toutes les invectives que l'auteur adresse aux archevêques, aux évêques, et aux moines, je n'ai voulu que donner un exemple qui me justifie du reproche que l'on aurait pu m'adresser, avec quelque apparence de raison, de n'avoir pas conservé l'esprit du tems.

CHANT IV.

SOMMAIRE.

Trahison de Montfort. Il marche contre Raymond. Arrivée des Troubadours. Captivité d'Oger. Départ de Laure. Reconnaissance et mort des deux amans.

J'AI vu la cour, le monde et les combats,
Du cœur humain j'ai fait l'expérience,
Et mon hiver m'a donné la prudence
Qu'en mon printems je ne desirais pas :
Et, pour charmer ma rapide existence,
Des troubadours j'ai dû suivre les pas,
Car le bonheur fut toute leur science,
Et le bonheur a bien quelques appas.

Mes bons amis, croyez-en ma vieillesse ;
Quelque projet que l'esprit ait formé ;

Quel que soit l'âge ou le sort qui nous presse ,
Aux derniers jours , comme aux jours de jeunesse ,
Le vrai bonheur , c'est celui d'être aimé.

Mais las ! amour ne souffre point l'absence ,
Tant doux lien ne veut être brisé :
Que du départ l'arrêt soit prononcé ,
Adieu plaisirs , adieu chère espérance ,
Tout fuit , tout change , et le bonheur passé
Ajoute encore au malheur qui commence.

Amans heureux dont le cœur jeune encor
Croît d'espérance au bonheur de la vie ,
Quelque fortune où le sort vous convie ,
Ne changez point , craignez les jeux du sort :
Amans aimés , aimez jusqu'à la mort ,
Rien dans le cœur ne remplace une amie.

N'a pas long-tems que simple troubadour
Notre héros demeurait solitaire ;

La cour, les grands, tout l'oubliait : l'amour
Le consola des rigueurs de la cour.
Savoir aimer, c'est presque savoir plaire :
Tout est changé, le sort est moins sévère,
De tous ses dons un jour le voit combler ;
Mais de sa mie il faudra s'exiler,
L'amour gémit d'un départ nécessaire ;
Viennent grandeurs et puissance : ô misère,
Rien de l'amour ne le peut consoler.
Mais, déjà fiers d'une injuste puissance,
Les ennemis rassemblent leurs soldats :
Portant au loin la crainte et le trépas,
Devers Bézier leur cohorte s'avance (1).
Oger accourt, il vole sur leurs pas,
Et soumettant à sa jeune prudence
L'art de la guerre et le sort des combats,
Règle à son gré l'attaque, la défense,
Et semble vaincre en ne combattant pas.
Muse du Ciel, noble et sévère Histoire,

Fille du tems et de la vérité,
Toi dont la main, fidèle à l'équité,
Rend aux vertus leur utile mémoire,
Et fait subir son immortalité
Au crime heureux que nous cachait la gloire,
Ouvre ton livre à la postérité,
Viens, redis-nous le nom ensanglanté
De ces guerriers qu'a souillés leur victoire,
Et dont Oger abaissa la fierté.
Que vois-je ? ô Ciel ! et que viens-je de lire ?
Eh ! quoi ! Montfort ! — Oui, Montfort le premier,
Sujet perfide et félon chevalier,
Des saintes lois a méconnu l'empire.
Ah ! malheureux, où vas-tu t'engager ?
— Je viens servir la colère céleste,
Le Ciel me guide et doit me protéger ;
Vaincu deux fois mon glaive encor me reste,
Tombe Raymond puisqu'il défend Oger !
C'est Oger seul, c'est lui que je déteste ;
Mais à tous deux ce jour sera funeste :
Malheur à l'un, il osa m'outrager !

Malheur à l'autre , il n'osa me venger !

Auprès de lui c'est Nérestan encore ,

Que la vengeance a conduit dans ces lieux ;

Même courroux tous les deux les dévore ,

Même forfait les rassemble tous deux.

Plus loin je vois en ministres de guerre

Se transformer deux ministres de paix :

L'un est Arnaud , ce fougueux émissaire ,

De saint Bernard enfant triste et sévère ,

Qui d'Innocent vient servir les projets ,

Et qui , sans choix , ordonnant les forfaits ,

Sourit d'avance aux malheurs qu'il espère.

L'autre est Foucault , que Marseille révère ;

Saint dans ses murs , ici persécuteur ,

Prêtre sans foi , criminel sans erreur ,

Il fait de Dieu le Dieu de sa colère ;

Et guerrier lâche , ardent prédicateur ,

Outrage encor le Ciel de sa prière ,

Quand tout l'enfer est au fond de son cœur.

Dieu tout puissant, bénis-tu sa fureur ?
Tremblez, vainqueurs, il parle de vengeance.
Tremblez, vaincus, il parle de clémence (2).

Dirai-je encor le nom de ces guerriers
Qui, par erreur ou par obéissance,
Dans ces combats ont cherché des lauriers ?
Non, taisons-les ! — O ma patrie, ô France,
Si tes enfans, par leur zèle entraînés,
D'un glaive injuste ont frappé l'innocence,
Cachons leurs noms dans l'oubli du silence,
Par leurs fils même ils seraient condamnés.

Deux fois déjà, timide avec courage,
Le troubadour, par Montfort arrêté,
Des lieux, des tems a saisi l'avantage,
Et de l'assaut, par deux fois présenté,
Sauvé Bézier que menaçait l'orage.
Faibles retards ! l'ennemi plus puissant
D'un double effort suit la marche facile,
Il se divise, et dans le même instant

D'un corps nombreux environne la ville,
Et du héros vient assiéger le camp.
Que faire, Oger? La ruse est inutile,
Des deux côtés le péril est pressant,
Plus d'un soldat en murmure et le sent;
Oger accourt, l'œil serein, l'air tranquille:
« Amis, dit-il, Montfort est généreux,
De nos dangers c'est lui qui nous délivre :
J'ai craint sa force, et ce corps si nombreux
Hier encore eût été dangereux,
Il le divise; amis, il nous le livre,
Voilà deux camps, nous les vaincrons tous deux :
Lorsque du jour naîtront les premiers feux,
Amis, demain soyez prêts à me suivre,
Demain le Ciel comblera tous nos vœux. »

Un tel présage est si facile à croire!
Tout se rassure, et chacun en ces lieux
Par des plaisirs se prépare à la gloire :
On gabe, on rit : plus d'un soldat joyeux
Rêve d'avance à l'hymne de Victoire :

Des vieux combats chacun redit l'histoire :
 Un des jongleurs se place au milieu d'eux ,
 Et dans ses chants retrace à leur mémoire
 Et les amours , et les exploits des preux.

Des fils d'Aymon ,
 Mes bons amis , je vais chanter l'histoire :
 Depuis long-tems vous connaissez leur nom ,
 Il est écrit au livre de mémoire :
 Mes bons amis , écoutez ma chanson ;
 C'est aux guerriers à célébrer la gloire

Des fils d'Aymon.

Dans les tournois ,
 Dans les combats , quand venait à paraître
 Un chevalier à qui , par ses exploits ,
 Le seul Roland eût pu servir de maître ;
 Lorsque vainqueur il déguisait son nom ,
 A ses grands coups on devait reconnaître

Un fils d'Aymon.

Loin de la cour ,
 Si , près de jeune et timide bergère ,

Un chevalier , oublié trop d'un jour ,
La délaissait au premier bruit de guerre ,
Quel pouvait être un chevalier félon ,
Fait pour aimer , pour combattre et pour plaire ?

Un fils d'Aymon.

Des fils d'Aymon
Le dextrier est nommé dans l'Histoire :
Seul pour eux quatre , et brave à sa façon ,
Plus d'une fois il partagea leur gloire ;
Et de Bayard on connaîtra le nom
Aussi long-tems que vivra la mémoire

Des fils d'Aymon.

Tels ont vécu , tels vivent aujourd'hui
Tous ces guerriers , nos amis , nos modèles :
Vainqueurs des rois et vaincus par les belles ,
L'amour les craint , les cherche et les conduit ,
L'honneur les guide , et la gloire les suit.

Le char du jour commençait sa carrière ;

Dans les deux camps, impatiens d'exploits, n^o
Au même instant s'élèvent à-la-fois
L'airain joyeux et la chanson guerrière.

Les voyez-vous ces guerriers généreux ,
Bravant la mort , répandant le carnage ,
Tomber vaincus , courir victorieux ,
Et tour-à-tour élancer jusqu'aux cieux
Des cris de joie ou des accens de rage ;
Mais las ! le Ciel trahit-il le courage ?
Quoi ! de Raymond les malheurs et l'outrage ,
Le cri d'un peuple armé pour le venger ,
Ni la vertu , ni la valeur d'Oger ,
Ni le bonheur dont l'amour est le gage ,
Rien n'a d'empire , et rien n'a pu changer
Le sort cruel que ce moment présage.
Par leur espoir , par leur valeur trompés ,
Les chevaliers , honneur de l'Aquitaine ,
Quittant les monts qu'ils avaient occupés ,
Avec ardeur s'élancent dans la plaine :

L'ennemi vole , et leur perte est certaine ,
De toutes parts ils sont enveloppés.
Ici Montfort , là Nérestan les presse ,
Par-tout l'effort trouve un plus grand effort ,
Par-tout l'adresse est soumise à l'adresse ,
Par-tout les fers , l'esclavage ou la mort.
Mais le danger n'affaiblit point leur zèle ,
Vrais chevaliers , et dignes de ce nom ,
Chacun d'eux tombe , à son poste fidèle ,
Et chacun d'eux avec émotion
Répète encore au moment qu'il chancelle :
Dieu ! protégez l'Aquitaine et Raymond.

Oger paraît : la victoire inconstante
En rougissant , se détourne et le fuit ;
Mais quel spectacle à ses yeux se présente !
Ces vieux guerriers , autrefois son appui ,
Le ferme espoir de cette cour puissante ,
Percés de coups , mourans autour de lui ,
N'offrent par-tout qu'un objet d'épouvante.

Déjà passait aux mains des ennemis ,

Cet étendard de superbe présage ,
Qu'à ses guerriers Raymond avait remis ,
Pour plus de gloire , et pour un autre usage :
N'accusez point leur fidèle courage ,
Le trépas seul a vaincu : — Le héros
Retrouve à peine autour de ses drapeaux
Quelques soldats qui combattent encore.
C'en est donc fait , dit-il , adieu , ma Laure ,
Adieu , Raymond ! — Il s'élançe à ces mots.
L'éclair qui brille et perce le nuage
N'est pas plus prompt : le foudre menaçant ,
Fils de l'autan , précurseur de l'orage ,
N'a pas de coup plus pressé , plus puissant :
Voir , frapper , vaincre , est l'emploi d'un moment ,
D'un seul moment la victoire est l'ouvrage ,
Et l'étendard , au milieu du carnage ,
Aux mains d'Oger reparaît tout fumant.

Mille guerriers sur lui se précipitent ,
Autour de lui mille glaives s'agitent ,
Rien ne l'ébranle , et d'un élan soudain ,

Il court, il vole, et le fer à la main,
Au milieu d'eux s'ouvre un large chemin.

Mais tout-à-coup sur le coteau voisin
Voici venir une troupe légère:
Où courent-ils, et quel est leur dessein?
Apportent-ils ou la paix ou la guerre?
Des deux côtés on demeure incertain.
Trois harpes d'or flottent sur leur bannière,
Mais leurs cimiers, de panache ombragés,
Leurs boucliers de sinople chargés,
N'offrent aux yeux qu'une armure étrangère:
Tremble, Montfort, d'éclaircir ce mystère.

Tel sur nos champs, du haut du mont neigeux,
Fond un torrent, l'effroi de la campagne,
Il porte au loin son cours silencieux,
Il roule, il tombe, et la mort l'accompagne.
Ou tel plutôt on voit l'aigle vainqueur:
Si, dans les airs soumis à son empire,
Il aperçoit un combat sans honneur,

Où le bon droit succombe à la fureur,
Il vole, il frappe, et l'oppresseur expire ;
Tel accourait cet escadron vengeur.

D'un pas rapide ils traversent la plaine ;
Nérestan cède à leur choc imprévu,
Et sur Montfort se replie avec peine :
Montfort vainqueur, mais à demi-vaincu,
Ranime en vain des soldats hors d'haleïne :
Les ennemis que Comminges ramène,
Se ralliant à ce corps inconnu,
Tentent par-tout un effort soutenu,
Et la victoire, un moment incertaine,
S'honore enfin de servir la vertu.

Plus de retard, la résistance est vaine,
Tout fuit : Montfort cède au flot qui l'entraîne,
Et, dans son camp, malgré lui retenu,
Va méditer les forfaits que la haine
Inspire encore à l'orgueil abattu.

Mais quelle et donc cette troupe aguerrie

Qui vient changer le destin des combats ?
Quel heureux zèle a soutenu leurs bras ?
Quels Dieux puissans ont dirigé leurs pas ?
C'est l'amitié, l'honneur, et la patrie,
A ces mots seuls ne les nommez-vous pas ?

Fils des héros, et faits un jour pour l'être,
Nobles amis, soutiens chéris des rois,
A de beaux vers, à de brillans exploits,
O Troubadours, qui peut vous méconnaître ?

Suivant la loi du comte leur seigneur
Ils s'éloignaient, et déjà la montagne
Que de Pyrène illustra le malheur,
A leurs regards ne cachait plus l'Espagne.
Voilà qu'un bruit fait pour les effrayer,
Vient altérer leur tranquille espérance :
Montfort, dit-on, environne Béziers ;
Oger, plus faible, accourt à sa défense ;
Il vient combattre, il vient pour défier
Cet ennemi qu'enhardit sa puissance ;

Mais si ce jour trahissait sa vaillance !
Heureux long-tems, le destin peut changer.
Les troubadours, au moment du danger,
Oublieront-ils leur antique alliance ?
Volons, amis, aux champs de la Provence,
Là nous avons à secourir Oger,
Montfort à vaincre, et Raymond à venger :
De tous les cœurs ce même cri s'élançe.
Ils sont partis ; d'un succès plus heureux
A leurs amis ils portent l'espérance,
Et le vainqueur est tombé devant eux.

Vous connaissez ces transports d'alégresse,
Ces transports vifs, et pourtant sans excès,
Ces cris, ces chants, ces élans de tendresse
Que dans les cœurs fait naître le succès :
Ainsi le camp se livre à son ivresse,
Le chant de gloire est celui des Français.
Mais un bruit naît, et l'on frémit d'y croire :
Ce troubadour, l'exemple des combats,
S'éloigne-t-il des champs de la victoire ?

Le chef, le père, et l'amour des soldats,
Est-il gisant au milieu du trépas,
Est-il tombé dans le sein de sa gloire ?
Oger n'est plus : porté par la frayeur,
Bientôt ce bruit, objet de leurs alarmes,
Monte et grossit, appuyé sur l'erreur.
L'ami d'Oger, Ferry dont la valeur
Des troubadours avait guidé les armes,
S'efforce en vain à calmer leur douleur ;
Faibles efforts ! l'espoir consolateur
Perd de sa force, et presque de ses charmes :
Chacun gémit ; car, dans le fond du cœur,
Plus on le craint, plus on croit le malheur.
Oger n'est plus : la prompte renommée
De tous les maux funeste avant-coureur,
Dans la province, à la cour, à l'armée,
En a bientôt la nouvelle semée,
Oger, dit-elle, est mort au champ d'honneur.
Le bruit en vient jusqu'au lieu solitaire
Où, de leur fils méditant le destin,

Le vieux Raoul avec le vieux Guilhain
Se reposaient au bout de leur carrière :
Tous deux ensemble ils se lèvent ; leurs yeux
Séchés long-tems ont retrouvé des larmes ,
Et sans parler , d'un même élan , tous deux
De l'autel saint ont détaché leurs armes.
« C'en est donc fait , il a subi son sort :
Viens , dit Raoul , le venger ou le suivre.
Tant qu'il vivait nous avons craint la mort ,
Il est tombé , nous craindrions de vivre. »
D'un crêpe noir ils couvrent leurs écus ,
Devers Bézier ils marchent en silence ,
Et dans le camp attendent inconnus
L'arrêt du Ciel , et le jour de vengeance.

Et cependant , au milieu de la cour
Que faisait Laure , et par quelle puissance
Son jeune cœur , en ce funeste jour ,
Peut-il encor s'ouvrir à l'espérance ?
C'est que jamais on n'a trompé l'amour :
C'est qu'en dépit du tems et de l'absence ,

Au fond du cœur un sentiment secret
Survit toujours, qui, malgré l'apparence,
Calme la crainte, et suspend le regret :
Laure éprouvait son heureuse influence.

« Il faut pourtant, il faut m'instruire enfin,
Dit-elle, Oger, trop long-tems incertain,
Reconnaîtra la voix de ce qu'il aime ;
Et si le sort a marqué notre fin,
Tous deux ensemble, en dépit du destin,
Nous tomberons unis dans la mort même. »

Elle avait dit : d'un chantré de la paix
Elle revêt la tunique légère :
A ses côtés une harpe étrangère
Tombe sans art : le mantel du trouvère
A nos regards déguise ses attraits :
D'un œil surpris elle se considère,
Elle rougit de ces nouveaux apprêts,
Se voit plus belle, et pense moins à plaire.
La noble fille, ornement de la cour,

A disparu : dans cet autre équipage ,
Sous les habits d'un trouvère ou d'un page ,
Ce n'est plus Laure, et c'est déjà l'Amour.
Plus ne voit-on son élégant corsage ,
Ses pieds charmans, et ses bras faits au tour ;
Mais ses beaux yeux et son joli visage
Brillent encorè, hélas ! et dans ce jour
Point n'est beauté, tant soit haute en parage ,
Puissante en nom , ou superbe en atour ,
Qui d'un regard, doux et muet langage ,
Ne fit accueil au jeune troubadour :
Mais insensible à ce nouvel hommage ,
Il part : Bézier lui montre au loin sa tour ,
Du fier Montfort il franchit le séjour ,
Et je le vois au terme du voyage.
Preux chevalier, tendre et sincère amant ,
Toi qui fidèle à ton prince , à ta belle ,
Vaincu pour lui, ne vis plus que pour elle ,
Ne sens-tu pas dans ce même moment
Naître en ton ame un doux frémissement ?

De ce donjon où se flétrit la vie,
Ce troubadour que tu vois, des soldats,
La harpe en main, accompagner les pas,
Ce troubadour, Oger, c'est ton amie,
C'est Laure: ô Dieu! quel bonheur! quel tourment!
Quand elle apprit qu'aux champs de la Provence,
Un chevalier, terrible en sa vaillance,
Portant en main l'étendard tout fumant,
Long-tems vainqueur, mais enfin sans défense,
Entre leurs mains était tombé vivant!
« Ce chevalier, de si noble apparence,
Mes compagnons, quelqu'un de vous l'a vu?
Vous connaissez? . . . — Il nous est inconnu.
Vois cette tour qui vers les cieux s'élançe ;
C'est dans ses murs qu'il traîne détenu
Le reste obscur de sa courte existence.
— Eh quoi! . . . — Montfort bannit de sa présence
Tous ces captifs à la mort destinés.
— La mort! . . . — La mort: ils y sont condamnés.
L'inquisiteur est leur juge suprême,
Il a parlé: renégats ou chrétiens,

Frappez-les tous, Dieu choisira les siens (3) :
La voix d'Arnaud est la voix du ciel même,
Il les punit, leur pardonne, et les aime. »

— Mes compagnons, la voix du troubadour
A des héros n'est jamais étrangère :
Mes compagnons, écoutez le trouvère,
Asseyez-vous au pied de cette tour :
Je redirai la victoire et la guerre,
Je redirai le malheur et l'amour. »

Sous les remparts, sans ordre, sans prudence,
Ils sont placés ; leurs regards curieux
Du prisonnier oubliant l'importance,
Suivent la harpe, et marquent la cadence ;
Et cependant, debout, vis-à-vis d'eux,
Le sein gonflé, tremblant, mais en silence,
Sur cette tour seule attachant les yeux,
Laure s'incline, et prélude, et commence :

« Bons chevaliers, écoutez ma romance, »

« Le troubadour doit être ami des preux :
« Fils de la paix , aux fils de la vaillance
« Je n'offrirai que des vers dignes d'eux ,
« Bons chevaliers , écoutez ma romance :
« Le troubadour doit être ami des preux.

« Dans une tour , victime de la guerre ,
« Vivait captif un noble troubadour :
« La jeune Alis , sous les murs de la tour ,
« Ainsi chantait plaintive et solitaire :

« Il est tombé l'espoir de ma patrie ,
« Il est tombé ! le héros n'entend plus
« Les chants guerriers aujourd'hui superflus ,
« Ni les accens de sa fidèle amie.

« Ce chevalier que nous pleurons encore ,
« De trois combats sortit trois fois vainqueur ;
« Mais la fortune a trahi sa valeur ,
« Qui m'apprendra son destin que j'ignore ? »
Elle disait : sur le flanc du rempart

Tombe au travers d'une étroite ouverture
 L'écharpe blanche où, mêlés avec art,
 L'azur et l'or unissaient leur parure,
 Et que, pour prix de l'amour la plus pure,
 Oger reçut au moment du départ.
 Laure, d'espoir et de joie enivrée,
 L'aperçoit seule, et s'interrompt : surpris
 Tous les soldats se lèvent ; à leurs cris,
 L'écharpe fuit, et Laure rassurée,
 Non sans effort retrouvant ses esprits :

« Bons chevaliers, accueillez ma romance,
 « Le troubadour doit être ami des preux :
 « Fils de la paix, aux fils de la vaillance
 « Je n'ai chanté que des vers dignes d'eux.
 « Bons chevaliers, accueillez ma romance :
 « Le troubadour doit être ami des preux. »

Elle se tait ; on l'écoutait encore :
 Le cœur rempli de son noble dessein,
 Elle s'éloigne, et, d'un pas incertain,

Prenant, quittant un sentier qu'elle ignore,
Vers l'autre camp marche long-tems en vain.
Le sort enfin permettait sa retraite,
Déjà des murs elle approchait sans bruit,
Lorsqu'au milieu de sa course secrète,
Elle aperçoit un guerrier qui la suit;
L'effroi l'emporte, et craintive elle fuit:
Le guerrier vole, et menaçant sa tête,
Le bras levé, la devance, l'arrête,
Et vers Montfort aussitôt la conduit.

Quelle surprise à tous les deux commune!
Cet ennemi, ce féroce guerrier,
C'était Guilhain, Guilhain notre écuyer,
Qui, profitant d'une nuit opportune,
Étoit venu, sous cet habit grossier,
Chercher Montfort, le suivre, l'épier,
Venger son maître, et tenter la fortune.

« Cours, lui dit Laure, apprends à nos soldats
Que dans ces murs Oger respire encore,

Qu'il est captif, que tu le sais de Laure,
Qu'il faut ici tout l'effort de leurs bras :
Vole, arme-les, et dirige leurs pas. »

Il part Guilhain : Laure avec confiance
Rêve au succès, et se crée à l'avance
Un avenir qui repose son cœur.

Ah ! jouissez d'un moment d'espérance,
Laure, le ciel vous devait du bonheur.

Mais quoi ! l'espoir a fait place à la crainte :
Que de soldats s'arment de toutes parts !
Près de la tour, sous le pied des remparts,
Des pieux unis se courbent en enceinte,
L'airain de mort redit trois fois sa plainte ;
Pourquoi ces cris, ces lugubres apprêts,
Pourquoi ces feux et ces bûchers tout prêts,
Où courez-vous ? Ces guerriers que naguère
Entre vos mains le destin a livrés,
A leurs vainqueurs ne sont-ils plus sacrés,
Le Dieu clément devient-il sanguinaire ?

Vaines clameurs ! la tour vient de s'ouvrir :
Sortez, captifs ; nobles fils de la guerre ,
L'heure est venue , et vous allez mourir .
Tout obéit à cet ordre sévère .
Le front serein , calmes , et sans effort ,
Ils voient venir le terme de la vie :
Un seul regard , un seul se porte encor
Aux champs aimés de leur douce patrie ,
Leur bouche encore a nommé leur amie ,
Et d'un pas ferme ils marchent à la mort .

Aux champs de Grèce , aux plaines d'Italie ,
J'ai vu souvent , jeune homme et voyageur ,
Près du lieu même où brilla sa splendeur ,
Une colonne autrefois embellie
Par tout l'effort du ciseau créateur ,
Tomber obscure , ou dormir sans honneur :
A ses côtés , le pâtre qui l'oublie ,
Passait tranquille ; et moi , d'un œil rêveur ,
Je la suivais sous l'herbe ensevelie ,
Et je croyais des arts et du génie

Dans ce débris retrouver la grandeur.

Tel le héros au sein de l'esclavage,
Seul, inconnu, sans armes, sans pavois,
De tous les yeux attire encor l'hommage ;
Calme, il s'avance ; et pourtant quelquefois
Un souvenir vient troubler son courage :
Il pense à Laure, il pense à cette voix
Qui de l'espoir semblait être le gage,
A ces beaux jours, à ce brillant tournois,
A cette cour, témoin de ses exploits,
A cet objet dont il suivait les lois :
Loin, loin de lui, douce et riante image !
A ses regards le bûcher s'est offert,
Là va finir son terrestre voyage,
La mort est prête, et le ciel est ouvert.
Et cependant vers ce Dieu qu'il adore,
L'appui du juste et l'effroi du méchant,
Du troubadour la voix s'élève encore,
Et ses guerriers s'unissent à ses chants :

« Dieu juste, Dieu clément, c'est pour te faire hommage

« Qu'à la mort, en ce jour, on traîne tes enfans :
« Dieu, tu lis dans nos cœurs, tu nous sais innocens,
« Viens affermir notre courage.
« Asyle du bonheur, chère et noble Provence,
« Il faut vous dire adieu, c'en est fait, et nos yeux
« Ne verront plus la tombe où dorment nos ayeux,
« Ni le berceau de notre enfance.
« Nous avons défendu l'honneur et la patrie,
« Pour un prince adoré nous avons combattu,
« Nul de nous n'a trahi l'honneur et la vertu,
« Nous pouvons sortir de la vie.
« Plus d'une fois aussi, dans les champs de la gloire,
« Des chevaliers vaincus sont tombés dans nos fers ;
« Mais nous avons calmé les maux qu'ils ont soufferts,
« Ils ont béni notre victoire. »

Les spectateurs admiraient en silence ;
Du milieu d'eux soudain un cri s'élança :

Oger ! Oger ! c'était Laure : « attends-moi ,
Dit-elle , enfin le destin nous rassemble ,
O mon Oger , me voilà sans effroi ,
Je t'ai revu , je suis auprès de toi :
Nous devons vivre , et nous mourrons ensemble ;
Sur le bûcher tu recevras ma foi . »
Oger s'émeut à cette voix chérie ;
Muet d'abord , son cœur parle , il s'écrie :
Laure en ces lieux ! ma Laure ! et sur son sein ,
D'un bras puissant , il presse son amie ;
Puis revenant : « fuis cette terre impie ,
Toi seule as fait le bonheur de ma vie ,
Toi seule encor viens d'en charmer la fin :
Laure , ma Laure , à l'amour qui supplie ,
Laisse changer ton généreux dessein ,
Fuis ces bourreaux et leur fer assassin :
Ne vois-tu pas la flamme qui rayonne ,
Ne vois-tu pas que la mort m'entourne ?
Fuis , lui dit-il , c'est l'amour qui l'ordonne ;
Laisse-moi seul accomplir mon destin .
— Laure te fuir ! hélas ! peux-tu le croire !

Grace à l'amour, tout Oger m'appartient.
Ami, la mort est une autre victoire !
Aux jours heureux j'ai partagé ta gloire,
Aux jours de deuil mon sort sera le tien.
— Même après moi garde-moi mon amie ;
— Moi te survivre ! — Ah ! je crains peu la mort,
Vis, sois heureuse, et je bénis mon sort :
— Veux-tu briser le saint nœud qui nous lie ?
— L'honneur l'ordonne, — et l'amour est plus fort :
O mon Oger, c'est en toi qu'est ma vie. »

A ces accens de douleur et d'amour
Tout se taisait : honteux de leur clémence,
Les bourreaux même oubliaient la sentence,
On admirait, on pleurait en silence,
On pardonnait, lorsque Montfort accourt :
« Qui vous retient, dit-il, quelle puissance
Quand j'ai parlé ? . . . Dieu que vois-je ! — c'est moi,
Répond Oger, me voilà sans défense,
Tu me connais, achève ta vengeance ;
Mais Laure . . . — Laure est digne de ta foi,

Dit l'héroïne honneur de la Provence ;
Frappe , Montfort , si j'aimais l'existence ,
Je rougirais de la tenir de toi ,
Traître : la mort vaut mieux que ta clémence.

Oui , répond-il , je remplirai vos vœux :
Soldats du Ciel , pour le rendre propice ,
Offrez encore un nouveau sacrifice ,
Ces insensés ont bravé sa justice ,
Dans le bûcher plongez-les tous les deux. »

Mais dans les airs quels cris se font entendre ?
L'ennemi vient : du sommet de ces tours ,
Du haut des murs les voyez-vous descendre ?
D'Oger , de Laure , ils vont sauver les jours ;
Oui , ce sont eux , ce sont les troubadours.

Montfort surpris sent redoubler sa rage ;
Un cri terrible échappe de son sein ,
Nérestan vole , et lui fraye un passage :
Raoul , Ferry , Castellane , Rostaing ,

De tous côtés vont portant le ravage,
Oger, de Laure arrêtant le courage,
Contre son cœur la presse d'une main,
Saisit un glaive apporté par Guilhain,
Vole à Montfort, et le combat s'engage.

En ce moment le ministre divin,
Des lois de Dieu gardien dépositaire,
Ouvre le livre où des fils de la terre,
Le Seigneur même a tracé le destin :
Du troubadour et de sa noble amie,
De Raymond même il y cherche le sort :
Il voit Raymond détrôné par Montfort,
De ses erreurs l'Aquitaine punie,
Et ces amans que tant d'amour allie,
A leur tendresse arrachés par le sort,
Et séparés jusqu'au sein de la mort.
A cet aspect, à ces arrêts sévères,
L'ange s'émeut ; mais devant le Seigneur,
Les yeux baissés, timide en sa pudeur,
Enveloppant de ses ailes légères,

Son jeune front qu'embellit sa rougeur,
Il cherche au moins à cacher sa douleur ;
Et cependant sur le livre céleste ,
Gage touchant d'une aimable pitié ,
Tombe en silence une larme modeste ,
Qui de l'arrêt effaçant la moitié ,
Aux deux amans en adoucit le reste :
Non que le sort accessible au retour ,
Rende à l'amour des momens qu'il envie ;
Mais leur malheur au moins sera plus court ,
Et jusqu'au bout réunis par l'amour ,
Tous deux ensemble ils quitteront la vie.

Le troubadour , sur Montfort élançé ,
Avait repris son antique avantage ,
Déjà l'amour bénissait le courage ,
Déjà Montfort frémissait terrasse ;
Quand Nérestan , auprès de lui placé ,
Pour le sauver s'abandonne à sa rage.
Guerrier perfide , il trahit en un jour
Tous les devoirs dont un guerrier s'honore ,

Et saisissant l'instant rapide et court
Où pour punir un rival qu'il abhorre,
Oger vainqueur levait le bras, il court,
Se cache, tourne, et dans le sein de Laure
Plonge son glaive ; elle tombe : l'amour
En ce moment la soutient seul encore,
Elle se jette au-devant du poignard,
Et de son corps, doux et faible rempart,
Cherche à couvrir le héros qu'elle adore.
Oger s'écrie : égaré, furieux,
La rage au cœur, et la mort dans les yeux,
Vers Nérestan il s'élance, il oublie
Et les forfaits d'un rival odieux,
Et les dangers qui croissent dans ces lieux,
Et la fureur d'une troupe ennemie.
Montfort le frappe, il ne voit plus Montfort,
Il ne sent plus ni sa propre faiblesse,
Ni son danger, ni le fer qui le blesse,
Ni l'ennemi de qui l'indigne effort
Dans ses flancs nus porte une main traîtresse ;
Nérestan seul, Nérestan et la mort

S'offre à ses yeux , et l'irrite et le presse.
Nérestan fuit , guidé par la frayeur ,
Oger le suit , guidé par la fureur ,
Et dédaignant le poignard qu'il soulève :
Traître , dit-il , ah ! traître , et dans son cœur
Plongeant trois fois , et replongeant son glaive ,
Venge l'amour , la nature , et l'honneur.

Mais ce grand coup doit terminer sa vie :
Percé trois fois par le glaive assassin ,
Contre sa châte il se débat en vain ,
Frémit , chancelle , et la mort dans le sein ,
Tombe expirant auprès de son amie.

Laure un moment se ranime , et soudain
Cherchant encor cet amant qu'elle adore ,
Etend vers lui sa défaillante main.

Oger la cherche , Oger l'appelle encore ,
Ses yeux éteints ont rencontré ses yeux ,
Sa main glacée atteint la main de Laure ,
Et réunis , ils expirent tous deux.

Nobles amans , c'en est fait : la Provence

En vous perdant a perdu l'espérance ;
Les champs heureux où s'élevait Bézier
A nos regards n'offrent qu'un deuil immense.
Raymond vaincu , devant un moine altier
Courbe son front , et flétrit sa puissance (4).
Rome sourit aux malheurs de la France ,
Et moissonnés par le fer meurtrier ,
Raoul , Guilhain , succombent sans vengeance.
Ferry blessé , contraint de supporter
De tristes jours sans bonheur et sans gloire ,
Des deux amans garda seul la mémoire ,
Et loin du monde il écrivit l'histoire
Que dans ces vers je viens de raconter.

FIN.

NOTES

DU CHANT QUATRIÈME.

(1) Page 111, vers 13.

Devers Bézier leur cohorte s'avance.

HISTORIQUE. Bézier fut investi le 21, et pris le 22 juillet 1209. Je n'ai fait qu'une même action du siège de cette ville et de celui de Carcassonne, commencé le 1^{er} août, et fini le 15 du même mois : c'est après ce dernier que le vicomte Raymond Roger perdit la vie.

(2) Page 114, vers 2.

Tremblez, vainqueur, il parle de vengeance,
Tremblez, vaincus, il parle de clémence.

J'ai déjà nommé Montfort : déjà j'ai dit que Nérestan n'était autre que l'ancien troubadour Perdigon ; il me reste à parler des deux autres.

Arnauld Amalric, d'abord abbé de Grandselve, dans le diocèse de Toulouse, puis chef de l'ordre de Cîteaux, fut

associé en 1204, par le pape, à Raoul et à Pierre de Castelnau : il déposa, en 1205, Raymond de Rabastens, évêque de Toulouse, et lui substitua ce même Foulques dont il va être question : il parut aux conférences de Montréal en 1207 (au mois de juin), se retira, revint l'année suivante, prêcha la croisade contre Raymond, et fut nommé en 1209 généralissime de l'armée des croisés : un mot suffit pour peindre ce missionnaire, et ce mot il l'a dit lui-même.

Foulques, Folquet ou Fouquet était Génois d'origine, et fils d'un riche marchand. D'abord troubadour, il chanta long-tems Azalaïs de Roquemartine, femme de Barral, vicomte de Marseille : chassé par elle, et privé par la mort de ses amis les plus chers, il précipita sa femme et ses fils dans un cloître, et s'y jeta lui-même. Bientôt après, devenu abbé de Torronet, puis évêque de Toulouse, il embrassa le parti du pape contre son prince, signala par tous les excès la violence de son zèle fanatique, assiégea Toulouse même, livra Beaucaire à l'ennemi par la plus infâme des trahisons, et reçut pour récompense de ses services un château et vingt villages que lui donna Montfort. Je n'ose dire quelle autre récompense lui ont décernée les moines de Cîteaux.

(3) Page 130, vers 1.

Frappez-les tous, Dieu choisira les siens.

Le mot est historique : Arnaud Amalric le proféra au

sac de Bézier, et ce mot fut l'arrêt de mort de soixante mille hommes, quoique Arnaud, effrayé lui-même, n'ait osé compter que quinze mille victimes.

(4) Page 145, vers 4.

Raymond vaincu, devant un moine altier

Courbe son front, et flétrit sa puissance.

Je craindrais de rappeler l'indigne traitement qu'éprouva Raymond : de telles actions doivent être ensevelies dans le silence : il faut les oublier, puisqu'on ne saurait les souffrir.

FIN DES NOTES.

